







élise guillerm

l'école d'architecture de marseille

l'horizon
méditerranéen

parenthèses

préface

transmettre l'héritage

17

Alors que le chantier de l'Institut méditerranéen de la ville et des territoires s'est achevé en août 2023, l'Ensam a désormais rejoint le centre ville de Marseille pour sa rentrée 2023, après plus de cinquante ans de superbe isolement aux confins de la ville et à l'entrée du massif des Calanques. Cette nouvelle installation incite plus que jamais l'école d'architecture à assumer sa responsabilité d'avant-garde face aux multiples enjeux environnementaux et sociétaux qui appellent le regard et l'intervention des architectes. Ses enseignements, ancrés de longue date dans la pluridisciplinarité, convoquant autant les sciences humaines et sociales que l'histoire et la culture, la représentation et les arts, les techniques constructives, s'ouvrent désormais aux regards croisés avec les futurs urbanistes et paysagistes. L'IMVT rassemble en son sein trois établissements d'enseignement supérieur et de recherche. Appelé à former les futurs professionnels, l'IMVT a vocation à produire de la connaissance, à favoriser l'expérimentation et à travailler le projet avec et pour le territoire méditerranéen.

Mais revenons à l'école d'architecture de Luminy. Construite en 1967-1968 par l'architecte René Egger, elle réunissait en un même lieu les enseignements d'art et d'architecture. Sous la mandature de Gaston Defferre, Marseille se dote de nombreux équipements publics, et l'architecte René Egger est chargé de la conception et de la maîtrise d'œuvre de multiples bâtiments à Marseille, hospitaliers, scolaires, industriels, d'habitat. Il est également chargé du

plan général du campus de Luminy et du projet architectural devant accueillir la nouvelle École des beaux-arts et d'architecture.

Cet ensemble a vu plusieurs décennies de futurs architectes et artistes formés dans ce cadre idyllique et dans des espaces d'une qualité exceptionnelle. Les différents grands ateliers, les lumineuses salles de cours, l'amphithéâtre, la bibliothèque, sont des éléments distincts, reliés par de larges passerelles en plein air sur pilotis, des calades suivant la déclivité naturelle du site, des patios, cadrant des vues sur le paysage exceptionnel du massif des calanques et du mont Puget.

Des générations d'étudiants et d'enseignants de multiples disciplines y ont trouvé un lieu calme, propice à la réflexion, à l'expérimentation, au travail de conception.

Cette école prend pleinement place dans l'histoire de Marseille, son histoire politique mais aussi celle des nombreux aménagements et équipements structurant son grand territoire. Sur le plan constructif enfin, elle témoigne d'une architecture à la fois résolument moderne et méditerranéenne, qui s'incarne au début des années soixante dans l'œuvre d'architectes talentueux tels que René Egger, Fernand Pouillon bien sûr, mais aussi Claude Gros ou Fernand Boukobza.

Cet ensemble architectural unique a fait l'objet d'une labellisation «architecture contemporaine remarquable» en 2007 et a bénéficié en mars 2025 d'une inscription au titre des monuments historiques. Ce processus de reconnaissance du patrimoine contemporain depuis la création du label «patrimoine du xx^e siècle» en 1999 par le ministère de la Culture a été porté avec ambition par la Drac Paca. Marseille a ainsi été à l'honneur dans ce repérage du patrimoine récent et plus de cinquante édifices ou ensembles architecturaux ont été labellisés durant cette période. Dans le cadre de l'élaboration de son Plan local d'urbanisme, la Ville de Marseille puis la Métropole, se sont également appropriés les enjeux de reconnaissance et de transmission de ce patrimoine moderne et contemporain puisque la plupart des bâtiments labellisés ont été précisément repérés dans les documents d'urbanisme qui accompagnent la ville dans ses évolutions.

Au moment où l'Ensam a quitté le site de Luminy et rendu les bâtiments à la Ville de Marseille, propriétaire, la question de son devenir s'est posée, déterminant aussi celui de l'École des beaux-arts qui restait sur place. Cette étape interroge notre capacité collective à transmettre cet ensemble architectural remarquable aux générations futures.

Au cours des siècles, le patrimoine bâti s'adapte, se transforme, disparaît parfois, pour répondre aux nécessités d'usage, aux priorités politiques et sociales des époques qu'il traverse. La ville est le résultat d'une sédimentation lente, parfois de transformations brutales, et elle témoigne de l'épaisseur historique qui la constitue. Françoise Choay nous alertait dans la seconde moitié du xx^e siècle sur notre responsabilité collective à savoir transmettre le patrimoine hérité des générations qui nous précèdent ; elle repoussait également l'idée d'une conservation «intransigeante et fétichiste». Ainsi, cet ensemble architectural possède certainement une capacité d'adaptation et de transformation qui lui permettra de répondre à de nouveaux usages, mais ce sujet est à traiter avec la plus grande attention : tout d'abord parce que la connaissance précise d'un bâtiment, de son histoire, de son mode constructif, de ses matériaux, de sa relation au paysage, est le préalable indispensable à des choix éclairés en matière de nouvelle affectation.

Les spécificités et les qualités de cet ensemble remarquable, son passé, sont autant d'atouts permettant d'imaginer d'autres usages, à condition de bien s'assurer que ces derniers soient compatibles avec les lieux. En effet, il est nécessaire de pouvoir imaginer un avenir qui puisse tirer parti de ces espaces de travail conçus pour la création, inspirants, généreux, largement ouverts sur le paysage et la ville, et encore intimement liés aux activités des Beaux-Arts qui restent sur le site.

C'est ainsi qu'est né ce projet ambitieux de publication, souhaité par la direction de l'Ensam, et auquel Élise Guillerm, historienne de l'architecture, maîtresse de conférences à l'Ensam, a accepté, avec enthousiasme, de s'atteler, ancrant ainsi sa recherche sur ce territoire marseillais et méditerranéen qu'elle a rejoint en 2020. Je l'en remercie en premier lieu, ainsi que les éditions Parenthèses, qui

portent avec nous cette initiative. Je remercie le ministère de la Culture, la Direction régionale des affaires culturelles (Drac) de Provence-Alpes-Côte d'Azur et la Ville de Marseille, qui ont accepté de soutenir ce projet. Nous avons ainsi, ensemble, répondu à notre responsabilité collective de connaissance et de reconnaissance de ce patrimoine contemporain à transmettre aux générations futures, et qui demeure avant tout une architecture « matière à projet » ; projet de réhabilitation, de transformation, de réaffectation, éclairé, on le souhaite, à la lumière de tout ce que ce livre, riche dans ses contenus iconographiques et écrits inédits, saura révéler à ses lectrices et lecteurs.

Hélène CORSET-MAILLARD

Architecte urbaniste générale de l'État,
directrice de l'Ensa Marseille de 2019 à 2025.

20

l'école d'architecture de marseille

21

introduction

antériorités et actualités d'une école d'architecture

Au fil d'une histoire longue de près de trois siècles, l'École d'architecture de Marseille a écrit différentes pages successives, avec une particularité : l'édification, par et pour cette institution, de lieux *ad hoc* marqués par une grande dignité. Avéré en ville depuis le début des années 1750, l'enseignement architectural a récemment connu une toute nouvelle étape d'importance, avec l'inauguration, à la Porte d'Aix, du bâtiment de l'IMVT¹. Entre ces deux moments, l'établissement a bénéficié de la création de deux édifices dédiés, selon des programmes ambitieux et représentatifs de leur temps, qu'il s'agisse de la vie passée dans le campus de Luminy (1967-2023) ou des périodes précédentes attachées au site du palais Carli (*ca* 1874-1966). Par plusieurs fois dans son histoire, Marseille jouissait donc de la réalisation de nouveaux locaux, contrairement à nombre de ses homologues de province ; déjà au début du XIX^e siècle, le maire est informé par compte rendu sur les travaux de l'École publique et gratuite de dessin que celle-ci accueille déjà deux cents élèves², ce qui rend nécessaire l'édification effective du palais Carli. Cette situation est loin d'être commune à l'ensemble de l'Hexagone : au XIX^e siècle, par exemple, il était clair pour beaucoup de villes que le développement de l'art et de l'architecture ne passerait pas par la création de nouveaux locaux d'enseignement³.

Malgré ce volontarisme, ces efforts tangibles — à Carli puis à Luminy — s'avèrent rapidement dépassés par le succès que rencontre l'institution : une affluence constante d'élèves, selon un ordre de grandeur souvent imprévu, vient contredire les prévisions auxquelles répondaient ces édifices. Après l'installation au sein du flambant neuf palais Carli, un

misérabilisme ressurgit, de la fin du XIX^e siècle jusqu'aux années soixante, comparable à la situation parisienne dont l'exiguïté des espaces d'apprentissage reste une « constante de l'histoire de l'École des beaux-arts⁴ ». Les aménagements, même minimes, au cœur du palais Carli — ici un escalier, là quelques luminaires — y sont presque toujours arrachés de haute lutte. Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, l'établissement marseillais est finalement décrit comme « l'une des Écoles les plus mal installées⁵ » par d'éminents observateurs, au premier rang desquels l'architecte Albert Laprade. Un siècle après l'édification du palais Carli, l'installation dans le sud de Marseille, aux abords des calanques, de l'École d'architecture — conjointement à celle des beaux-arts, sa vieille cousine — fut une épopée entamée avec les débats consécutifs à la Reconstruction. Après d'hypothétiques projets portant sur des acquisitions foncières au centre ville, les locaux sortis de terre au cœur du campus de Luminy prendront finalement le relais de ces différents cris d'alarme. À son tour, cette réalisation connaît rapidement, dès les années quatre-vingt, des débats sur les possibilités d'extension, résultant de nouvelles vagues d'affluence comme d'évolutions pédagogiques.

le moment luminy

Si le présent ouvrage se propose encore d'aborder l'institution sous l'angle de sa longévité, une focale spécifique est accordée au moment de Luminy, au cœur aujourd'hui d'un intense débat sur son devenir. Indissociable des héritages pédagogiques antérieurs, ce site méridional englobe une histoire spatiale et une histoire doctrinale qui, aux côtés des précédents épisodes, méritaient une attention toute singulière, tant son dessein fut intense sur le plan culturel et tant ce lieu s'avère représentatif des préoccupations qui animent le Marseille des Trente Glorieuses. Luminy, ce campus littoral, est lui-même observé de façon à cerner les « temps de l'œuvre⁶ », puisque s'y superposent différents défis constructifs, paysagers, urbanistiques. Depuis les années cinquante, le développement

¹ L'IMVT rassemble en son sein l'enseignement supérieur en architecture, paysage et urbanisme, respectivement dispensé par l'École nationale supérieure d'architecture de Marseille, l'École nationale supérieure de paysage de Versailles-Marseille et l'Institut d'urbanisme et d'aménagement régional d'Aix-Marseille-Université (Iuar) permettant d'accueillir près de 1300 étudiants.

² Lettre d'Augustin Aubert [École de dessin de Marseille] à l'« adjoint remplissant les fonctions de maire de Marseille », 10 mars 1828 [AMM 31R64].

³ Loïc Vadelorge, *Rouen sous la III^e République : politiques et pratiques culturelles*, Rennes, PUR, 2015.

⁴ Jean-Louis Violeau, *Les Architectes et Mai 68*, Paris, Éditions Recherches, 2005, p. 44.

⁵ Albert Laprade, Note au sujet des locaux de l'École des beaux-arts de Marseille. Rapport d'Inspection, avril 1947 [AMM 31R7].

⁶ Émilie d'Orgeix et de Pascal Dubourg-Glatigny (dir.), « Temporalités et micro-chronologie de l'architecture », dossier thématique, *Profils*, n°2, 2021.

22

l'école d'architecture de marseille

23

antériorités et actualités d'une école d'architecture

de la ville de Marseille vers le sud incite l'École à quitter son ancien Palais, au profit d'un espace tourné vers le paysage : ce sera Luminy, temps fort du Marseille de la décennie suivante. Le projet fut celui d'une *Cité des Arts* sortie de terre avant la réforme de l'enseignement architectural consécutive à Mai 68 qui engendrera, à la lisière des grandes villes de province, de nouveaux espaces pédagogiques pour l'architecture, tels Bordeaux, Lille, Toulouse, Grenoble... L'entité marseillaise fut alors préfiguratrice, aux côtés de plus rares exemples préalables à cette réforme, si l'on pense à l'École de Nantes sur le site de La Mulotière (ca 1966).

Ce campus vient, pour la ville, renforcer le pôle qui accueillerait les « écoles supérieures installées actuellement dans les quartiers centraux de Marseille, où toute extension est pratiquement impossible⁷ ». Dès l'origine, sa conception doit être compatible avec une « extension de cette faculté moderne à l'échelle de l'avenir⁸ ». Comme pour d'autres campus érigés concomitamment⁹, son programme était délimité de manière générique, sinon parfois « très approximativement » comme le dira son architecte en chef René Egger, tant diverses hypothèses coexisteront au lancement de cet ensemble universitaire marseillais. Au long du projet, le mot d'ordre de son concepteur sera la souplesse, « avec des possibilités d'extension aussi larges que possible¹⁰ ». Cette esquisse ne relevait cependant pas de l'évidence, réalisée dans les calanques, sur un terrain vierge, en déplaçant une institution séculaire, installée dans un palais du centre ville. En dépit des multiples dimensionnements envisagés pour sa réalisation, l'autre *leitmotiv* d'Egger fut celui d'« éviter la destruction de la nature », autrement dit de la préserver, au prix d'un effort de conception, afin d'en sublimer la topographie et de créer une figure végétale sur un calcaire abrupt et aride.

Ce campus marseillais, au regard des autres sites d'enseignement conçus à la même période, se distingue par sa géographie unique : sa réalisation a coïncidé avec la définition d'un projet de parc public ouvert sur les calanques, valorisé et rendu accessible lorsque s'achevait l'aménagement de Luminy. Comptant parmi les premiers édifices à y être envisagés, le site de l'École d'architecture de Marseille, commun à celui de l'École des beaux-arts, se déploie pleinement dans le paysage et la topographie du littoral. Ce bâtiment dédié à l'apprentissage des arts et de l'architecture, aux murs de couleur craie, s'ouvre entièrement sur son site naturel, grâce à ses nombreuses promenades, ses patios, et ses généreux volumes.

L'ouvrage qui suit fait ainsi la part belle à René Egger, architecte de l'École des beaux-arts et de l'École d'architecture, en même temps qu'architecte en chef du campus de Luminy, dont il assume longtemps l'intégralité

⁷ « Luminy », Note, 4 avril 1968 [AMM 525W6].

⁸ « L'aménagement d'un parc public à Luminy », ca 1966 [AMM 525W2].

⁹ Christian Hottin, « Les délices du campus ou le douloureux exil », *Histoire*

de l'éducation, n°102, 2004, p. 267-293 [en ligne].

¹⁰ Lettre de René Egger à Jean Poggioli, Secrétaire général de la mairie de Marseille, 25 octobre 1960 [AMM 525W8].

de la conception. Pour ce programme, son écriture moderniste trahit une culture architecturale et plastique, à mi-chemin entre composition géométrique et harmonie académique, valeur cardinale ayant durablement marqué l'enseignement de l'architecture au xx^e siècle, avant que celui-ci ne soit progressivement questionné.

un portrait d'architecte(s)

Il y a à peine une soixantaine d'années, l'architecte René Egger travaillait à défendre la conception d'une école d'art et d'une école d'architecture, sous la forme d'un édifice de faible hauteur, à l'arrière-plan d'un campus plongeant dans les calanques et en surplomb d'immeubles facultaires, nouveaux mastodontes de l'enseignement supérieur marseillais. De l'échelle du grand paysage au dessin de la trame, en passant par l'apport d'un décor complet (comprenant la maîtrise du mobilier), différentes dimensions tendaient à y réaffirmer le rôle prééminent de l'architecte sur les différents domaines des arts de l'espace. L'environnement immédiat des édifices reçoit également des éléments de signalétique singuliers, témoignant d'une proximité d'Egger avec les arts de son temps ; tout en étant guidé sur l'intégration particulière des œuvres d'art par le rôle éminent du premier directeur de l'établissement de Luminy, le peintre François Bret.

Les réalisations d'Egger marquent par leur efficacité, leur ampleur, leur dignité, sans autre enrobage théorisant. Malgré la clarté de son œuvre et l'intensité de sa production dans l'arc méditerranéen, et bien qu'écrivant à ses heures perdues, en particulier au soir de sa vie, René Egger ne ressort pas comme une figure théoricienne, mais bien davantage comme un architecte ancré dans le chantier et absorbé par sa parfaite concrétisation. Son œuvre s'est forgée sur le terrain : à partir de 1940, les notions de planification et de modernisation sont au cœur des débats professionnels dont s'abreuve ce jeune praticien passé par les bancs du palais Carli. Face à des chantiers de la Reconstruction, il appartient aux praticiens de son temps, qui vont se confronter à l'application d'un nouvel urbanisme, expérimenté en lien constant avec diverses administrations de tutelle, dans un contexte de pénurie prorogée : « La plupart des architectes promus urbanistes par les circonstances auront, en quelque sorte, à inventer leur nouveau métier dans l'action ¹¹. » La fin de la guerre marque sa participation à des projets de grande échelle, qui trahissent les préoccupations partagées de ses confrères de la cité phocéenne. À cette douloureuse tâche, il convient d'ajouter l'expérience d'une mission d'urbanisme menée en Afrique, plus spécifiquement au Mali, pour des équipements

¹¹ Emmanuel Doutriaux et Franck Vermandel, « La tâche, merveilleuse, de faire revivre les villes », Joseph Abram,

Emmanuel Doutriaux, Paul Hilaire et al., *Le Nord de la France, laboratoire de la ville : trois reconstructions*,

sanitaires et domestiques (1945). De retour à Marseille, dans le cadre de son association avec le flamboyant Fernand Pouillon, Egger s'impose dans sa ville natale, et au-delà, d'Avignon en passant par Toulouse. À son propre compte, il parvient à se hisser très haut dans la sphère professionnelle. Les programmes de la Reconstruction, puis les programmes scolaires, hospitaliers et facultaires, pousseront cet homme de l'art à imprimer une marque spécifique dans le milieu marseillais, nourrie de son expérience avec Fernand Pouillon, mais constamment renouvelée.

D'ordinaire plus facilement réservées aux lauréats du Grand Prix de Rome, les commandes institutionnelles qu'il reçoit sont soutenues grâce à la vitalité d'une agence insérée dans le tissu local, comme par son entregent auprès des institutions (en premier lieu l'Éducation nationale) et auprès d'hommes d'action ou de personnalités politiques (comme l'édile Gaston Defferre) ¹². Dans l'Arc méditerranéen, il rejoint la lignée des grands concepteurs locaux, tel en son temps Henri Espérandieu, l'architecte du palais Carli, qui surent se frayer un chemin professionnel dans un tissu confraternel étroit, surmontant sur le terrain et avec brio les aléas économiques de leur époque. La *success story* qui en découle rivalise avec celle de Prix de Rome qui s'illustrent autour de leur ville natale, si l'on pense à certains de ses contemporains, comme le Lyonnais Jacques Perrin-Fayolle, récipiendaires de cette distinction.

Cet ouvrage est encore un portrait collectif d'acteurs phocéens. L'École d'architecture de Marseille se distingue en effet par la présence constante de personnalités éminentes — sur ses bancs (Fernand Pouillon), comme sur l'estrade du xix^e (Pascal Coste) et tout au long du xx^e siècle (Paul Nelson). Du temps d'Egger, à l'aube de la création de Luminy, un tropisme méditerranéen amène à renouveler le champ de vision et favorise l'éclosion d'une scène architecturale héritière de grandes figures. La tenue du IX^e Congrès international d'architecture moderne (Ciam) à Aix-en-Provence en 1953, qui avait nourri des débats portant sur l'élaboration d'une Charte de l'habitat, les Ateliers pédagogiques organisés dans cette même ville à partir de 1965, fertilisent un renouvellement théorique dans le milieu architectural et nourrissent des événements qui alimentent le contexte doctrinal en Sud-Est, en faveur d'une réflexion didactique innovante. L'œuvre de beaucoup de ces acteurs s'exprime dès lors aussi bien dans l'amphithéâtre que sur le chantier. Ces personnalités se côtoient encore à différents degrés, parfois galvanisées par des maîtres marseillais, ou fédérées entre elles par les agences en ville (Eugène Beaudouin).

Amiens, Dunkerque, Maubeuge, Actes de colloque [Centre des archives du monde du travail, 6 mars 1997], Lille, Espace Croisé, 1997, p. 16. Voir aussi : Rémi Baudouï dans Bruno Vayssière (dir.), *Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme, 1944-1954 : une politique du*

logement, Paris, Ifa/Plan Construction, 1995, p. 140.

¹² Voir aussi Julien Lucas, « René Egger et la construction d'établissements scolaires à Marseille entre 1953 et 1980 », *Projet de TPER*, Ensa Marseille, dir. Élise Guillerm, 2023.

Enfin, derrière ces réseaux se nouent encore des alliances qui excèdent la sphère de l'architecture : comment concevoir la réalisation de Luminy sans observer l'alliance du *triumvirat* composé de l'architecte Egger, du peintre-directeur François Bret et du maire Gaston Defferre, dont l'intérêt converge en faveur du renouveau des arts et de l'architecture ?

Cette texture historique s'appréhende au moyen des sources produites par ses acteurs et leurs entités institutionnelles. Les archives concernant l'établissement marseillais s'avèrent ainsi foisonnantes, même si elles ont longtemps relevé d'une lecture politique et d'un prisme économique : dès le XVIII^e siècle, la Ville conserve « la notice des dépenses présumées de l'École [présenté] à M. le Maire de Marseille ¹³ ». Ces pelures administratives, même arides, permettent de suivre pas à pas le renforcement des recrutements, comme celui des locaux, mais aussi les obstacles surmontés pour y parvenir au long du siècle suivant. Le XX^e siècle sera aussi celui d'un dialogue nourri avec l'administration locale, bien qu'au municipalisme succède bientôt l'intervention ministérielle ¹⁴. Pour être précieusement consignés, ces échanges épistolaires peinent parfois à traduire la vitalité des trajectoires nouées dans cet établissement : les travaux d'élèves ou les contenus de cours des enseignants échappent très largement à la conservation dans des archives publiques, étant l'œuvre de personnalités privées. Les fonds d'architectes déposés et les pièces conservées dans des collections particulières viennent heureusement au secours d'une lecture plus vivante des trajectoires des élèves et des ambitions du corps enseignant, mais aussi d'une compréhension des usages quotidiens, comme du *genius loci*. Certains acteurs éminents, dont René Egger, ont même organisé leur postérité : autobiographie et legs d'archives personnelles dans son cas. François Bret, de même que son sous-directeur Jean-Baptiste Leccia, ont aussi tenté de retracer leurs mémoires respectives, et avec elles, la vitalité de l'établissement parfois transcrite sous une forme chronistique ¹⁵. Les témoignages lus ou recueillis viennent encore restituer une mémoire plus vibrante de cet espace didactique et de son tissu relationnel. L'iconographie, aux médiums nombreux, tente de refléter ce foisonnement : exercices pédagogiques, œuvres graphiques ou peintes qui en découlent, supports tridimensionnels mais aussi portraits d'acteurs, réalisations architecturales du temps, vues des sites d'enseignement, des expositions qui s'y tiennent, ou encore photographies contemporaines, y contribuent.

¹³ Mémoire sur l'École de dessin présenté par l'Académie de Marseille à M. le Maire Secrétaire perpétuel, 6 février 1806 [AMM 31R64].

¹⁴ Le bâtiment de Luminy fut financé par le ministère Affaires culturelles à hauteur de 50% et par la Ville de

Marseille à hauteur de 50%, Dossier « Inauguration École des beaux-arts, École d'architecture, le 4 mars 1969 » [AMM 585W29].

¹⁵ Jean-Baptiste Leccia, *À l'École d'architecture : chroniques gringantes, 1968-2011*, Paris, L'Harmattan, 2011.

À Luminy, ces différentes dimensions culturelles peuvent parvenir à expliquer une architecture puissante, dont les patios semblent avoir été construits autour des arbres, ce qui constitue aujourd'hui en substance l'image de l'École d'architecture sur ce campus ¹⁶, après presque soixante ans d'existence. Parmi les fertiles Écoles d'architecture construites dans le second XX^e siècle pour renouveler l'essor pédagogique, celle de Luminy est aujourd'hui l'un des édifices en héritage, en attente de voir s'écrire une nouvelle page. Tandis que la fin d'un épisode pédagogique a pu devenir celui d'une histoire triste, si l'on pense à l'École d'architecture de Nanterre, la finesse d'une écriture architecturale méditerranéenne, comme celle de René Egger, doit amener à une grande précaution, tant les exemples récents de démantèlement du dessin de paysage, de déprédation des décors, ou de disparition du second œuvre et du mobilier sont nombreux à l'égard des plus subtiles architectures de cette période. À l'heure où beaucoup d'établissements sont aujourd'hui confrontés à la proposition de nouveaux projets immobiliers, comprenant l'amélioration des locaux *in situ* (Rouen-Darnétal) mais n'incluant pas nécessairement de transfert de site, les particularités de l'édifice de Luminy, dont les lendemains ne seront plus ceux d'une école d'architecture, appellent à une infinie sollicitude.

¹⁶ Remerciements à Rémy Marciano.

partie 1

à l'aube d'une école nouvelle

une institution séculaire



LETTRES PATENTES

DU ROI,

*Portant érection dans la ville de Marseille,
d'une Académie des Arts, sous le titre d'A-
cadémie de Peinture, Sculpture & Architec-
ture civile & navale.*

Du 18 Février 1780.

Enregistrées en Parlement.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, Comte de Provence, Forcalquier & Terres adjacentes : A tous ceux qui ces présentes Lettres verront, SALUT. Les Maire, Echevins & Aides de notre ville de Marseille, nous ont exposé que depuis environ vingt-cinq ans, il s'est formé dans ladite Ville, une Association d'Artistes & d'Amateurs, qui, animés par le goût des beaux Arts & des considérations d'utilité publique, ont entrepris de former une Académie de Peinture & de Sculpture ; que dans cette vue, & sous les auspices desdits Maire & Echevins, ils ont établi une Ecole de dessins d'après le modèle, consacré leur temps & leurs soins à la direction ; qu'étendant plus loin leurs vues, ils ont depuis joint aux objets de leurs travaux, l'enseignement de l'Architecture, tant civile, que navale. Nous avons encore été informés que cet établissement n'a pas tardé à produire, dans notre ville de Marseille, les avanta-

A

31

L'École marseillaise d'architecture a pour creuset une institution d'enseignement artistique parmi les plus anciennes de l'Hexagone. La création de cet établissement artistique répondait au vœu colbertien, émis en 1676, d'étendre cet enseignement en province, sous la conduite de l'Académie. Public et gratuit, cet établissement se structurait en petites unités au fondement de « bien des vocations de peintres, de sculpteurs et d'architectes¹ ». Il visait également à répondre aux demandes des manufactures en permettant aux ouvriers d'art de consolider leur savoir-faire dans le travail du bois, des métaux, de la céramique ou du textile. C'est au début de l'année 1753 que la Ville de Marseille embrassa la tendance commune aux grandes villes provinciales visant à créer une école d'art. Il en résulta une Académie de peinture et de sculpture, établie dans l'Arsenal des galères, finalement instituée « après plusieurs tentatives inutiles² ».

À Marseille, sa fondation fut le fait de « quelques artistes [qui] s'étaient réunis dans l'intention de donner des leçons gratuites de dessin aux jeunes élèves qui ne pouvaient manquer de se présenter en grand nombre dans une ville peuplée et commerçante³ ». Elle tint particulièrement à l'ambition d'artistes reconnus, comme le peintre et architecte Jean-Joseph Kapeller, le sculpteur Jean-Michel Verdiguier, ou encore Michel-François Dandré-Bardon, membre de l'Académie royale et peintre du roi. Cette initiative fut bientôt confortée par « plusieurs amateurs [qui] vinrent en aide aux fondateurs et se chargèrent avec eux, de tous les frais de l'établissement⁴ ». Ainsi créée « sous l'égide d'artistes locaux⁵ », cette Académie, rapidement placée sous le protectorat du gouverneur de Provence, le duc de Villars, prit vite de l'ampleur. Le premier échevin Pierre Honoré Marie de Roux obtint pour elle, en mars 1756, une subvention de 3 000 livres. Après avoir exposé au conseil municipal les « avantages que les amis des arts trouveraient en cette École », il engagea ainsi un lien indéfectible entre la municipalité et l'institution. Grâce à de puissants protecteurs⁶ — le marquis de Marigny en 1770, puis le comte d'Angevilliers,

directeur général des Bâtiments du roi —, l'institution ne cessa de prospérer.

Peu avant la Révolution, l'établissement commença à se structurer : choisi parmi les membres de l'Académie royale, le professeur Michel-François Dandré-Bardon en fut élu directeur perpétuel, tandis que le sculpteur marseillais Jean-Michel Verduzier en devint le directeur-recteur. Partout dans l'Hexagone, les académies adoptaient le schéma d'enseignement parisien, reposant sur des « bases larges et libérales » : la promesse de récompenses et les valeurs d'émulation y étaient de mise. Aux côtés des distributions de prix, des « jetons d'argent étaient décernés aux élèves qui se distinguaient par leur application et leurs succès⁷ », donnant lieu à une exposition publique de travaux des élèves et des professeurs. Ce plébiscite justifia peu à peu l'installation dans de nouveaux locaux, plus à distance du port, d'abord aux allées des Capucines (1763), puis aux allées de Meilhan (1780).

Ces académies, qui avaient prospéré sur le territoire, furent dissoutes par le décret révolutionnaire du 8 août 1793. À Marseille, cette disparition fut déplorée par les observateurs, qui voyaient dans l'« époque fatale qui, menaçant les arts d'une destruction entière, dispersa les membres de l'Académie et détruisit cette réforme pour l'éducation des artistes marseillais⁸ », un événement douloureux. En 1794, une Commission des arts « songea à reconstituer l'Académie de peinture », si bien que le « vide que produisit la destruction de cette École ne tarda pas à être comblé par sa reconstitution⁹ ». D'abord amenée à « revivre par le nom modeste de Lycée », mais loin de rompre avec l'institution d'Ancien Régime, la classe des Beaux-Arts était ainsi « composée en grande partie des anciens professeurs de l'Académie de peinture, sculpture et architecture navale¹⁰ ». L'intérêt porté par des érudits à cette institution permit que de « nombreuses collections [soient] réunies par des Marseillais », entraînant la reprise des activités au tournant du siècle.

¹ Daniel Rabreau, *Les Dessins d'architecture au XVIII^e siècle*, Paris, Bibliothèque de l'Image, 2001, p. 17. Voir aussi Frédéric Morvan-Becker, « Le "trompe-l'œil" des Beaux-Arts, La formation des dessinateurs au XVIII^e siècle », *Artefact*, février 2014, p. 17-27.

² « Historique », *ca* 1969 [AMM 488W291]. Voir aussi Ève Roy, « De l'Arsenal des galères aux collines de Luminy, Les lieux de l'enseignement de l'architecture à Marseille », *Ensa Marseille, Cahier HEnsa20*, 2019 [en ligne].

³ Mémoire sur l'École de dessin présenté par l'Académie de Marseille, 6 février 1806 [AMM 31R64]. Voir aussi Joseph William Comyns Carr, *L'Art en*

France, Musées & Écoles des beaux-arts des Départements, 1887.

⁴ « Historique », *op. cit.* [AMM 488W291].

⁵ « Historique », *ca* 1974.

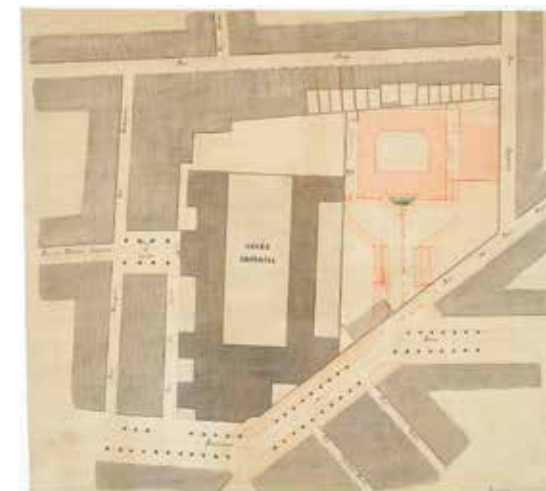
⁶ Lettre du secrétaire de l'École des beaux-arts au délégué général du gouvernement de Monaco, 29 octobre 1945 [AMM 31R11].

⁷ « Historique », *ca* 1969, *op. cit.*

⁸ Mémoire sur l'École de dessin..., *op. cit.*

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Les enseignants voient cependant « avec peine que l'ancienne école de dessin n'ait pas été relevée d'après les anciens errements », Mémoire sur l'École de dessin..., *op. cit.*



Emplacement du futur palais Carli (en rouge), sur l'ancien boulevard du Musée, sur un terrain adjacent au lycée, ca 1860.

De Beisson, Estampe représentant le couvent des Bernardines et sa chapelle lors de leur transformation en musée, 1829.



MAIRIE DE MARSEILLE.

AVIS

RELATIF A LA RÉOUVERTURE DE

L'ÉCOLE

DES BEAUX-ARTS.

NOUS, Premier Adjoint, Chevalier de la Légion-d'Honneur, remplissant par intérim les fonctions de Maire de la ville de Marseille,

Informons les Habitants de cette Ville que l'ouverture des Cours annuels et gratuits de Dessin, de Sculpture et d'Architecture, aura lieu le samedi 18 Novembre courant.

Les Jeunes Gens qui désirent y être admis devront se faire inscrire à dater du 13 novembre jusqu'au 16 du même mois inclusivement, terme de rigueur. Cette époque passée aucun Elève ne sera reçu.

Les anciens Elèves de l'École qui voudront continuer leurs études seront tenus de se rendre le jour de la rentrée indiqué ci-dessus.

Les Postulants qui auraient dépassé l'âge de seize ans, ne pourront être admis au nombre des Elèves de la classe élémentaire des Commencants qu'avec une autorisation spéciale délivrée par Nous.

Les inscriptions, ainsi que l'entrée à cette École, sont entièrement gratuites. Les Elèves n'ont à payer aucune rétribution quelconque.

Il sera procédé à ces inscriptions, au Musée, sur le registre à ce destiné, tous les jours, depuis 9 heures du matin jusqu'à midi, et il sera immédiatement donné à chaque Postulant le numéro d'ordre de son inscription.

Les pères et mères en faisant inscrire leurs enfants et les Jeunes Gens qui feront procéder eux-mêmes à leur inscription, sont invités à prendre connaissance des heures d'études affectées à chaque classe, ainsi que des règlements de discipline intérieure, auxquels les Elèves sont tenus de se conformer, sous la responsabilité de leurs parents.

Le présent Avis sera imprimé, publié et affiché partout où besoin sera.

Fait à Marseille, en l'Hôtel de-Ville, le 4 Novembre 1854.

HONNORAT.

Marseille — Imprimerie et Lithographie de Jules BARRIE, Imprimeur de la Ville, rue Paradis 15.

une école en ses murs : le palais des arts

47

Mais ces initiatives couronnées de succès rendaient toujours plus criant le besoin d'une implantation durable de l'établissement, à la mesure de son développement. Auprès du maire, le directeur Aubert évoquait régulièrement l'état de «délabrement de l'édifice et [...] l'indispensable nécessité de le réparer, d'en mieux approprier les salles». L'idée de constructions complémentaires fut peu à peu soumise à la municipalité, mais on envisagea d'abord que les salles soient «augment[ées] d'une nouvelle qu'on pourrait construire à peu de frais dans la Cour du Musée». Ce sont finalement les successeurs d'Aubert qui concrétisèrent la construction d'un nouvel édifice dédié à l'apprentissage des arts et de l'architecture. À la mitan du XIX^e siècle, le peintre Émile Loubon, qui dirigeait l'établissement, fut à son tour confronté à des difficultés croissantes dans la gestion des locaux, grandement dues à plus du doublement de ses effectifs, et lança un cri d'alarme à l'attention de l'édile¹.

Dans la perspective que l'institution puisse répondre à des aspirations nombreuses, l'École prit en 1864, le nom d'«École des beaux-arts de Marseille» : un nouveau titre «[qui] lui perm[it] d'obtenir une subvention de 21 200 F. par an²». Ce renforcement alla de pair avec celui des enseignements, dorénavant répartis en trois sections : la première section était celle du dessin et de la peinture, la deuxième celle du modelage et de la sculpture, la troisième celle de l'architecture. À la fin des années 1870, un total de quatre cent quatre-vingts élèves fréquentaient l'École des beaux-arts, avec une large supériorité de la classe de gravure (cent quatre-vingts élèves), même si d'autres classes s'étoffaient aussi, à l'instar de l'ancienne classe de la bosse (cinquante élèves). Cette affluence nécessitait qu'un nouvel établissement *ad hoc* sorte de terre, projet dont se saisirent les édiles marseillais. Tandis que les Écoles de province se contentaient

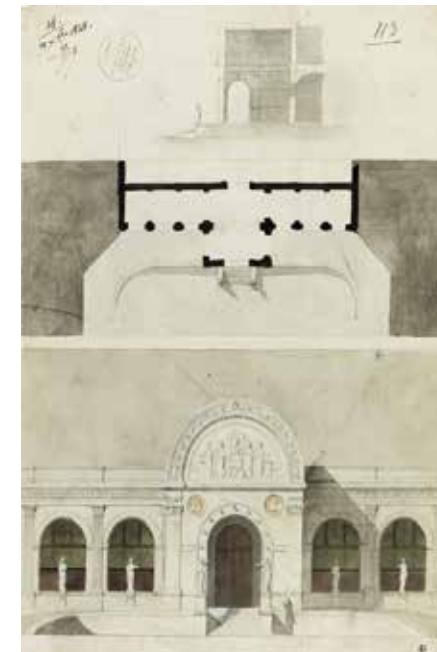
souvent de locaux vétustes ou inadaptés (Rennes, Bordeaux, Lille, Rouen...), cette perspective signalait l'ambition de la Ville de Marseille, qui entendait bien en faire une pièce cardinale de son centre urbain.

sous les ors du palais carli

Face à l'exiguïté des locaux de l'École, déjà alarmante à la moitié du XIX^e siècle, la décision fut prise de construire sur le talus jouxtant le couvent ; une solution qui permettait de structurer le tissu urbain saturé attenant au Lycée impérial. Compris entre le Lycée et la rue de la Bibliothèque, le terrain qui lui fut attribué était en retrait des axes majeurs que formaient la Canebière et le cours Lieutaud, et présentait une forte déclivité. C'est finalement en 1864, sous la houlette du Nîmois Henri Espérandieu (1829-1874), que le chantier débuta, sans que ce dernier ne puisse en voir l'achèvement. Espérandieu apparaissait comme l'architecte tout indiqué pour réaliser le nouvel édifice, dont le programme comprenait l'École des beaux-arts et la bibliothèque.

Avant de bâtir des œuvres majeures à Marseille, Espérandieu avait connu l'angoisse de ne pouvoir vivre de son art. Entré au Collège royal de Nîmes en 1840, il fréquenta à partir de 1845 l'atelier libre d'Antoine-Laurent-Thomas Vaudoyer (1756-1846). Il fut alors appuyé par son maître pour se voir confier des travaux dans la cité phocéenne, tout en y recueillant notamment la confiance de Pascal Coste. Succédant à ce dernier au poste d'architecte en chef de la Ville, son action en faveur de l'urbanisation de Marseille fut bientôt immense, en particulier dans le cadre de l'édification de nouveaux établissements scolaires. Espérandieu conçut des pièces essentielles de l'architecture marseillaise à l'instar du palais Longchamp (1839-1869), dont les cascades monumentales n'étaient pas sans évoquer les jardins de la Fontaine de sa ville natale. Puis, bien que de confession protestante, l'architecte se vit confier l'édification de Notre-Dame-de-la-Garde (1853-1874) et le monument de l'Immaculée Conception (1855-1857). Le palais Carli, achevé après sa mort, s'insère dans le polyptyque de ses œuvres maîtresses.

La conception de l'École des beaux-arts et de la bibliothèque de la Ville mit cet architecte académique face à la difficulté de recouvrir une certaine harmonie dans une grande complexité topographique. Sur le talus qui lui fut alloué, «le terrain présent[ait] [...] une pente tellement forte que le rez-de-chaussée de l'annexe [était] au niveau du premier étage du



Camille Brion, Portrait de Henri Espérandieu costumé, 1875.

Henri Espérandieu, Concours d'émulation de l'École des beaux-arts.
Plan, coupe et élévation d'une synagogue; crayon, encre et lavis, signé Henri Espérandieu, élève de M. Vaudoyer, 19 décembre 1848.

Henri Espérandieu, Élévation de la façade principale de la basilique de Notre-Dame-de-la-Garde, 1853.
Dessin aquarellé.

Henri Espérandieu, Palais Longchamp, Plan des jardins organisés autour de la cascade des eaux de la Durance et de son bassin, 1862.

¹ Lettre du directeur au maire, 17 mars 1852 [AMM 31R64].

² «Historique», ca 1974 [AMM 488W291].



Henri Espérandieu, Vue perspective de l'École des beaux-arts avec portique, 18 février 1864.

Henri Espérandieu, Élévation aquarellée de l'École des beaux-arts avec portique, 18 février 1864.

Henri Espérandieu, Coupe longitudinale aquarellée du bâtiment, 18 février 1864.

bâtiment principal³». Les puissants soubassements de l'édifice tentaient d'en absorber la pente, amorçant un parvis en déclivité. Le palais se déployait en un bâtiment rectangulaire, dont la façade se développait sur une cinquantaine de mètres. La construction s'articulait autour d'une cour centrale intérieure, bordée de quatre ailes recevant les classes. Au rez-de-chaussée, une salle d'exposition des modèles ainsi que les classes de sculpture, de dessin et d'architecture délimitaient les corps de bâtiment qui se refermaient sur la cour. Des entrées, des galeries couvertes et des bureaux de professeurs comblaient les angles. Au premier étage, estrade, foyer, vestibule et tribune témoignaient de la volonté d'organiser rationnellement le programme, tandis que la grande bibliothèque donnait accès à la salle de lecture avec, à l'opposé, une réserve de collections numismatiques. Une annexe reliée au bâtiment principal par des galeries couvertes était sise rue de la Bibliothèque. Deux salles de bosse et de modèle vivant venaient s'adosser à un terre-plein ; à l'étage, deux ateliers de peinture — doublés des bureaux de leurs professeurs respectifs — ouvraient sur des terrasses surmontant les galeries. L'enseignement de la bosse et du modèle vivant avait lieu dans des hémicycles, le plus grand recevant aussi leçons et conférences. La façade arrière présentait une partie circulaire centrale, qui faisait écho aux salles en rotonde de l'annexe. Enfin, des plantations venaient utilement masquer les disparités topographiques : ainsi, les « inégalités de terrain [étaient] adroitement dissimulées par des terrasses et des jardins publics⁴ ». Très préoccupé par le comblement du terrain, Espérandieu le solutionna en réalisant un terre-plein, « à cause de la grande inclinaison de la plate-forme et de la différence de niveau [existant] sur trois de ses côtés⁵ ».

Les locaux étaient ainsi calibrés pour l'effectif des années 1860-1870 : près de quatre cents élèves, dont quatre-vingt-quatre en architecture, qu'encadraient deux professeurs de dessin, deux de sculpture et un d'architecture — Sixte Rey. Espérandieu avait eu recours à de nombreux tours de main et savoir-faire, démonstratifs d'une érudition qu'il tenait à donner à voir aux visiteurs. Médaillons, voussures, escaliers rampe sur rampe, colonnes et chapiteaux, trompes des tourelles d'angle résumaient sa maîtrise des ordres et du vocabulaire académique, et inscrivaient le bâtiment dans un registre éclectique. Dans cette optique, l'élévation principale reçut une succession de vastes baies en plein cintre, évoquant les palais de la Renaissance italienne. Portique à colonnes jumelées ou pavillon d'angle en constituaient des détails saillants, affirmés par des représentations associées aux génies artistiques signalant chaque

³ Voir planches 53-58 : « École des beaux-arts et Bibliothèque de la Ville de Marseille. Mr H. Espérandieu architecte », in Antonin Raguenet (dir.), *Monographies de bâtiments modernes*, Paris, E. Ducher éditeur, n°121, 1897.

⁴ *Ibid.*

⁵ « Projet de création sur l'esplanade précédant l'édifice d'un square, avec au centre le groupe de Turcan », rapport de l'architecte-inspecteur de la Ville, 31 mars 1899 (AMM 9M2).

les déchirures et le souhait de reconstruire

89



1921. Vézien.
"Les Fiançailles."
Grand Prix.

Dès le début du second conflit mondial, le palais Carli fut identifié par le Service régional des réquisitions pour y installer le 157^e Régiment régional (22^e compagnie). Cette réquisition signa l'arrêt partiel et temporaire d'une organisation ancestrale, le bâtiment étant presque entièrement occupé. Cependant, à l'exemple de l'Ensba qui fonctionna pendant la guerre «à un rythme à peine ralenti¹», différentes activités s'y déroulèrent jusqu'à la Libération de Marseille, en août 1944. Dès alors, la Direction des beaux-arts de la Ville se targua des efforts réalisés sous cette occupation. Ils avaient porté sur l'évacuation des œuvres des collections des musées dans les châteaux de Javon (Vaucluse) et de Busset (Allier), mais encore sur la continuité de certains enseignements, au Conservatoire de musique comme à l'ERA.

Élie-Jean Vézien, Premier Grand Prix de Rome, fut nommé directeur de l'École des beaux-arts et de l'École régionale d'architecture en 1942. Le Prix de Rome de sculpture lui avait été attribué en 1921 pour une représentation d'un bas-relief sur le thème des *Fiançailles*, dans un goût à l'antique. Natif de la cité phocéenne, il avait eu l'occasion de collaborer avec Castel pour le Monument au roi Alexandre et à Louis Barthou, déjà mentionné.

Tout au long de la guerre, Vézien se montra très investi dans le rétablissement du fonctionnement du palais Carli, devenu à différents titres son outil de travail, puisque, dans la section sculpture, «dès [s]on arrivée à l'École, [il avait pris] la direction de cette classe supérieure²». Depuis peu à la tête de l'établissement, il décrivit une certaine constance dans son fonctionnement, comparable à ce qu'il se passait à Paris :

Les deux établissements que je dirige ont fonctionné d'une manière normale en dépit des circonstances [...]. Les résultats ont été, dans

l'ensemble, très satisfaisants pour des conditions de travail assez médiocres (mauvaise installation matérielle, encombrement des classes)³.

En 1942, Vézien notait en particulier que l'École régionale d'architecture avait donné «de remarquables résultats tant pour le nombre de récompenses obtenues par ses élèves dans le cours de leurs études que par celui des candidats ayant obtenu le diplôme légal d'architecte (vingt et un diplômés sur vingt et un présentés)». Il livra l'année suivante un bilan en tout point identique, ajoutant que l'ERA avait fourni les mêmes «résultats remarquables [remportés] par les élèves aux différents concours de Paris⁴».

Le directeur s'attela encore à une série de réformes, attendues par l'administration municipale : c'est ainsi qu'en 1943, il signala la «nomination de quatorze professeurs nouveaux, choisis par concours, avec des titres éminents, venus remplacer des professeurs partis à la retraite ou combler des postes vacants depuis de longues années». Les recrutements lancés cette année-là attirèrent d'emblée un grand nombre de candidatures, qui ne purent cependant toutes être exaucées. Parmi les architectes nommés, un ancien élève de Castel, Jean Rasonglès, qui s'apprêtait à s'illustrer dans la reconstruction de Marseille. Il fit partie des élus, étant nommé le 1^{er} octobre 1943 «par concours sur titres», en tant que professeur de construction.

Au lendemain de la guerre, le bilan était sombre pour la communauté de l'École. D'aucuns ne retrouvèrent jamais leurs fonctions au sein de l'établissement, tel le surveillant de l'ERA. Paulin Tacconi, «faisant fonction de contremaître à l'atelier de ferronnerie [et] excellent ouvrier d'ailleurs», fut aussi directement «touché par la mesure concernant les fonctionnaires d'origine étrangère, et licencié⁵». En son absence, l'École se vit «dans l'obligation de fermer l'atelier de ferronnerie et, pendant quatre ans, cet atelier fut laissé à l'abandon».

À la Libération, un groupe d'élèves milita pour faire «attribuer à l'un des ateliers de l'École le nom d'André Poggioli tué par les Allemands⁶».

¹ Jean-Louis Cohen, «Régime de Vichy», in Anne-Marie Châtelet, Amandine Diener, Marie-Jeanne Dumont et Daniel Le Couédic (dir.), *L'Architecture en ses écoles, Une encyclopédie du xx^e siècle*, Châteaulin, Locus Solus, 2022, p.573-574.

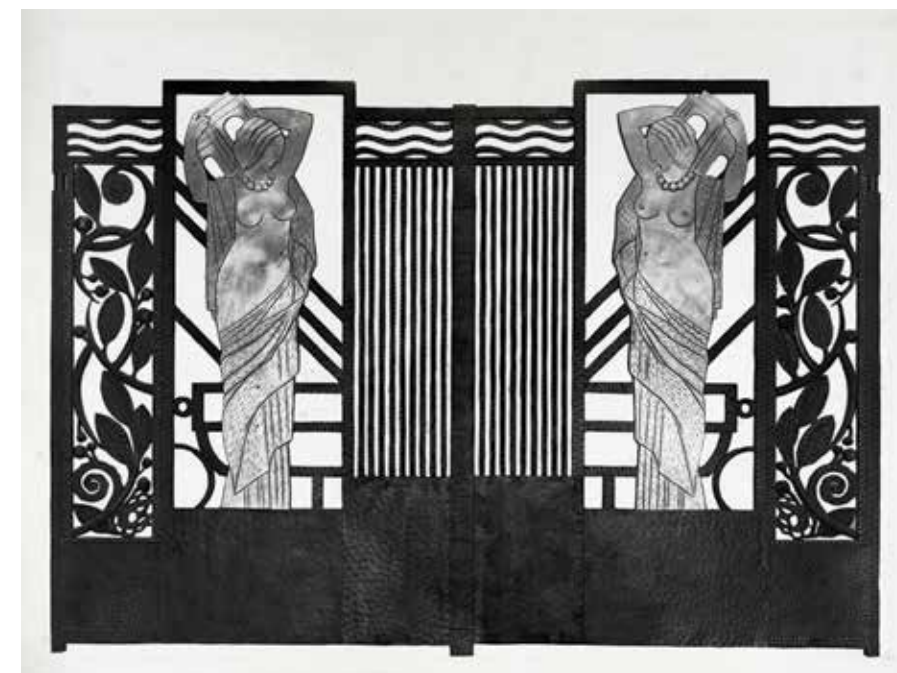
² Rapport d'É.-J. Vézien, 9 janvier 1945 [AMM 31R6].

³ É.-J. Vézien, «Rapport sur l'activité de l'École des beaux-arts et de l'ERA au cours de l'année 1942», 21 décembre 1942 [AMM 31R6].

⁴ É.-J. Vézien, «Rapport sur l'activité de l'École des beaux-arts et de l'ERA au cours de l'année 1943», 27 janvier 1944 [AMM 31R6].

⁵ Lettre du chef du Service des beaux-arts au directeur des Services administratifs de la Ville, 12 octobre 1945 [AMM 31R43].

⁶ Lettre des anciens élèves (Albert Faraut, Jean Auxietre, Roger Rocca, Jean Lieutard, Georges Nodal et Pierre Pradeilhes) à Élie-Jean Vézien, 7 novembre 1944 [AMM 31R10]. Voir «Poggioli, André, Marie, né le 16 mars 1921 à Marseille (Bouches-du-Rhône), fusillé le 31 mars 1944 à Marseille», in *Dictionnaire biographique des fusillés, guillotins, exécutés, massacrés (1940-1944)* [en ligne].



Portail en fer forgé au décor végétal et figuratif, œuvre d'un élève de l'École des beaux-arts de Marseille, 1930.

Marcel Dominique Poggioli, *Le Maquis et la Mer*, ca 1956.



Sur le parvis du palais Carli, une cérémonie de commémoration dans l'après-guerre.

Eugène Beaudouin à Montpellier avec de jeunes étudiants, 1942.

De gauche à droite : Florent Margaritis, Jean Lamic, Nègre, Eugène Beaudouin et Canteloup.

Le groupe d'Oppède au travail avec, au premier plan, Georges Brodovitch, s.d.

Leur camarade était le fils du peintre Marcel Poggioli, qui enseignait à l'École des beaux-arts de Marseille. Membre du maquis Robespierre, André avait été fusillé en mars 1944, selon toute vraisemblance aux Baumettes, à l'âge de 23 ans.

Endeuillées par la perte de leur frère Maurice, résistant fusillé lors du massacre de Signes, le 16 juin 1944, Simonne Favier, ancienne élève de l'École des beaux-arts de Marseille, et sa sœur passée par les mêmes bancs, suggérèrent quant à elles qu'un édifice soit étudié par l'ERA, en sa mémoire, et que l'architecte classé premier pour ce *Monument commémoratif aux fusillés*⁷ se vît décerner un prix⁸.

Malgré le soutien du directeur, aucune de ces deux propositions ne fut acceptée par la Ville qui choisit *in fine* de donner le nom d'André Poggioli à l'une de ses rues. D'autres commémorations se déroulèrent épisodiquement sur le parvis du palais Carli.

l'exil méridional et le laboratoire d'oppède

Mais à partir de 1940, la présence à Marseille de nombreuses personnalités concourut à la constitution d'une communauté d'artistes et d'architectes en Méditerranée. Il en fut ainsi du «refuge» de la villa Air-Bel, mis sur pied par Varian Fry, tandis que l'architecte Frantz-Philippe Jourdain avait constitué un réseau dans la cité phocéenne. De la même façon que l'Architectural Association de Londres s'était déplacée non loin de Hadley Common en 1939, «l'École des beaux-arts de Paris [s'était] repliée à Marseille⁹». À la réouverture, fin 1940, des locaux du palais Carli, suite à son occupation, la capitale provençale joua un rôle de caisse de résonance.

Un temps dispersés, certains élèves reprirent leur travail au sein de leur École régionale quand d'autres convergèrent vers Marseille. Ainsi, dès octobre 1940, Eugène Beaudouin, Premier Grand Prix de Rome en 1928, y nourrit des projets didactiques, ce que relata le directeur de l'Ensba Paul Landowski : «Je trouve une lettre singulière de Beaudouin, l'arch[itecte], revenu du Cap [de Bonne Espérance], resté en zone libre, qui veut ouvrir

⁷ Lettre d'É.-J. Vézien à M. Arnoux, Allemagne-en-Provence, 23 mars 1946 [AMM 31R12].

⁸ Lettre d'É.-J. Vézien à Madame Amiel, conseillère municipale à Allemagne-en-Provence, 28 janvier 1946 [AMM 31R12].

⁹ Jean-Louis Cohen, *Architecture en uniforme, Projeter et construire pour la Seconde Guerre mondiale*, catalogue d'exposition, Vanves, Hazan / Montréal, Centre canadien d'architecture, 2011,

p.14. Voir notamment Christian Oppetit (dir.), *Marseille, Vichy et les nazis, Le temps des rafles, la déportation des juifs*, Aix-en-Provence, Édisud, 1993 ; Robert Mencherini, *Ici-même, Marseille 1940-1944, de la défaite à la Libération*, Marseille, Jeanne Laffitte, 2013 ; Alain Guyot et Diana Pollin, *Villa Air-Bel, 1940-1942, Un phalanstère d'artistes*, Paris, La Villette, 2013.



«un métier que nous sentons grand et respectable»

l'hypothèse de la reconstruction

Concernant le relogement de l'ERA de Marseille, plusieurs hypothèses sont mises concomitamment à l'étude après la Libération, sans qu'aucune ne trouve de dénouement concret et pérenne. Pour autant, cette époque troublée ouvre la voie à une réflexion déterminante sur le devenir des locaux. Les rapports remis par les différents inspecteurs de l'enseignement artistique — au premier rang desquels l'architecte Albert Laprade — vont dans le même sens, qu'il s'agisse de l'ERA ou de l'enseignement des beaux-arts dans son ensemble. Les rapports d'inspection de Claude Roger-Marx en 1946 ou, l'année suivante, de Laprade, puis Baudry, soulignent tous «l'exiguïté [alarmante] des locaux affectés à l'École des beaux-arts¹». Pour évoquer Carli, l'expression «à l'étroit» s'impose : le terme recoupe à la fois de «mauvais baraquements» et «une ambiance de parfait "misérabilisme"²».

Si le directeur Vézien met régulièrement sur la table la question des locaux, il n'arrive pas à s'entendre avec les étudiants sur une solution durable. Il dit ainsi que, dès son arrivée à la tête de l'institution, il s'est préoccupé de cette situation en «tenant à ce que l'ERA soit installée dans un local extérieur de l'École³». Dans le même temps, il reconnaît qu'à

certain égard, ces extensions n'étaient que des pis-aller, qu'il s'agisse du boulevard de Louvain (hypothèse réactivée en 1942) ou d'un local situé 5 rue de Turenne, dans le quartier de la gare (1946).

L'absence de locaux adaptés est ressentie de façon d'autant plus aiguë que l'École se développe dès l'immédiat après-guerre. Ainsi, en 1946, de nouveaux cours, de mété, d'art du trait, de peinture et de dessin populaire, sont ouverts. Et un important enseignement, qui forme des élèves commis d'architecte est «ébauché et attend sa consécration officielle⁴», nécessitant aussi de pousser les murs.

Faute de place, les aménagements s'imposent : «Nous sommes dans l'obligation de licencier pour la journée les élèves commis d'architecte chaque fois qu'il y a un concours comportant une esquisse à exécuter en loge⁵». Marseille craint alors d'être montrée du doigt, car «la direction de l'Ensba attache une très grande importance, et cela se conçoit, à la régularité des concours d'architecture⁶». C'est notamment ce qui pousse Vézien à revendiquer d'autres locaux, de sorte que la grande salle «[puisse servir] à mesurer dans les conditions réglementaires les montées en loge des élèves architectes».

Sans jamais perdre de vue l'objectif d'un déménagement, Vézien se bat pour obtenir «la réfection de la baraque destinée aux cours de l'ERA». «Nous n'avons que cette classe contenant des loges pour les examens mais elle se trouve dans un état défectueux à l'extrême⁷». Jusqu'au début des années cinquante, «l'absence de loges spécialement affectées aux concours d'architecture constitue[ra] un inconvénient majeur⁸» en particulier pour la tenue des épreuves.

Par ailleurs, l'École est amenée à partager ses salles avec des établissements impactés par la perte de leurs locaux, telle la faculté des lettres, dont le doyen «a demandé de mettre à sa disposition la salle de l'amphithéâtre de l'École⁹». À cette complexité organisationnelle s'ajoute enfin la fermeture de Carli à 20h, alors que «les élèves architectes sont appelés à travailler à toutes les heures afin de terminer leurs projets à date fixe¹⁰».

À ce sujet, en février 1946, Vézien guide des hôtes de marque dans le palais Carli. Parmi eux figurent Jean-Louis Sourdeau, président de l'Ordre des architectes, et Lucia Tichadou, vice-présidente du conseil municipal

¹ Note d'É.-J. Vézien pour le chef du Service des beaux-arts, 31 mai 1949 [AMM 31R7].

² Rapport d'inspection de Daniel Octobre pour l'exercice 1961 [AMM 31R7].

³ Rapport mensuel d'activités d'É.-J. Vézien, 20 janvier 1953 [AMM 31R6].

⁴ É.-J. Vézien, Rapport sur l'activité de l'École des beaux-arts et de l'ERA au cours de l'année 1946 [AMM 31R6].

⁵ Rapport mensuel d'activités du directeur de l'École des beaux-arts de Marseille, 23 juillet 1951 [AMM 31R6].

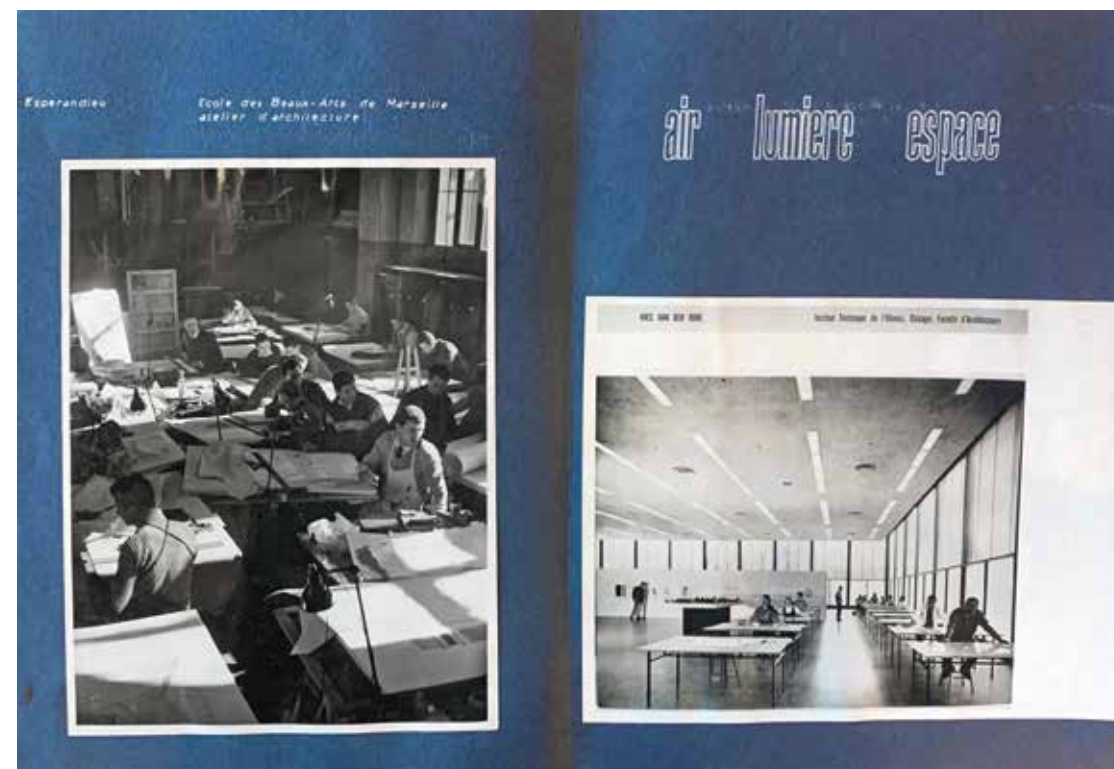
⁶ *Ibid.*, 20 janvier 1953 [AMM 31R6].

⁷ Lettre du directeur de l'École des beaux-arts au directeur des Services techniques, 28 mars 1945 [AMM, 9M4].

⁸ Rapport mensuel..., 23 juillet 1951, *op. cit.*

⁹ Lettre du directeur de l'ERA au directeur des Services administratifs, 4 décembre 1944 [AMM 31R10].

¹⁰ Note d'É.-J. Vézien au chef du Service des beaux-arts, 11 février 1946 [AMM 31R12].



Brochure mettant en image les problèmes d'espace du palais Carli, en regard de la nouvelle école d'architecture de Chicago par Mies van der Rohe, ca 1956.

Les ateliers d'architecture du palais des Arts, 1951.

René Egger

Une vie d'architecte

rené egger, architecte de la modernité marseillaise

141

Formé dans l'entre-deux-guerres auprès de Gaston Castel à Marseille, puis de Roger-Henri Expert à Paris, l'architecte René Egger (1915-2016) est à la fin de la guerre dans une période charnière : il fréquente des figures de la sphère didactique, se frotte à des projets d'urbanisme, et noue nombre de relations qui lui permettront de concevoir un Marseille moderne, conforté par des décisions inédites favorisant la création de lieux de formation exceptionnels.

l'urbanisme comme banc d'essai

Au début des années soixante, à l'issue d'une patiente reconstruction, Marseille recompose ses espaces urbains sous la houlette du maire Gaston Defferre élu en 1953. Nombre de projets et d'espoirs de l'entre-deux-guerres, longtemps repoussés, sont relancés. Malchanceux à de grands concours, ou évincés par les événements politiques, peu d'architectes voient toutefois leurs plans se concrétiser. Des urbanistes de renom — à l'instar de Tony Garnier et de Beaudouin — restent finalement éloignés d'une commande publique d'envergure. Castel lui-même, malgré son audience, perçoit que ses « vues d'avenir [...] se heurte[nt] à la fois à des difficultés financières et à la réticence des hommes à les assimiler¹ ».

Portrait de René Egger en couverture de son dernier livre, *Une vie d'architecte*.

L'année 1931 avait été celle de l'élaboration du Plan d'extension et d'aménagement de la ville de Marseille, issu de la loi Cornudet du 14 mars 1919 portant sur les Plans d'aménagement, d'embellissement et d'extension des villes (PAEE). En réponse aux préoccupations formulées par le législateur, l'enjeu était de proposer des pistes de travail à l'échelle du territoire : les villes se dotèrent plus ou moins promptement de ce plan. Castel s'y était essayé en prenant part à la Commission d'extension, d'aménagement et d'embellissement de la région marseillaise². L'esquisse de plan qui en résulta en 1924 trouve un écho dans deux de ses ouvrages : *Marseille et l'urbanisme* et *Marseille-Métropole*. La commission technique départementale d'octobre-novembre 1928, dominée par sa personnalité, permettrait au préfet d'acter un Plan d'extension et d'aménagement de la ville de Marseille, proposant notamment un schéma viaire sectorisé.

Dans la foulée, un projet se développait à partir d'avril 1931 sous la plume de Jacques Gréber, architecte connu pour son plan d'ensemble de l'Exposition de 1937 à Paris et ses plans directeurs de Philadelphie, et devenu urbaniste-conseil à la faveur du plan de reconstruction et d'aménagement de Rouen en 1947. À Marseille, son intervention, chapeautée par Castel, est marquée par sa capacité à orchestrer les différentes parties prenantes³.

Alors que peine à s'achever le jardin sur les terrains dits de «derrière la Bourse», le long du cours Belsunce, le plan qu'étudie Gréber est rendu caduc par deux événements tragiques : l'incendie d'octobre 1938 des Galeries Lafayette — qui coûta la vie à soixante-dix personnes —, précédé en 1934 par l'assassinat du roi Alexandre I^{er} de Yougoslavie et du ministre Louis Barthou. L'inquiétude quant à l'insécurité dans la ville conduit à la mise sous tutelle de Marseille par l'État, par décret du 20 mars 1939. Dans ce contexte, le préfet délégué à l'administration de la Ville, Pierre Barraud, se tourne vers Eugène Beaudouin, déjà installé dans le Sud de la France, à qui il confie le 16 décembre 1940 la mission d'établir un nouveau PAEE. L'architecte parisien jouit d'un certain prestige qui le place au rang d'un Marcel Roux-Spitz ou d'un Auguste Perret, soit des «grands aînés ayant pignon sur rue⁴».

¹ Témoignage d'Étienne Crouzet, in Gaston Castel, *Architecte marseillais*, Aix-en-Provence, Édisud/Musées de Marseille, 1988, p. 140.

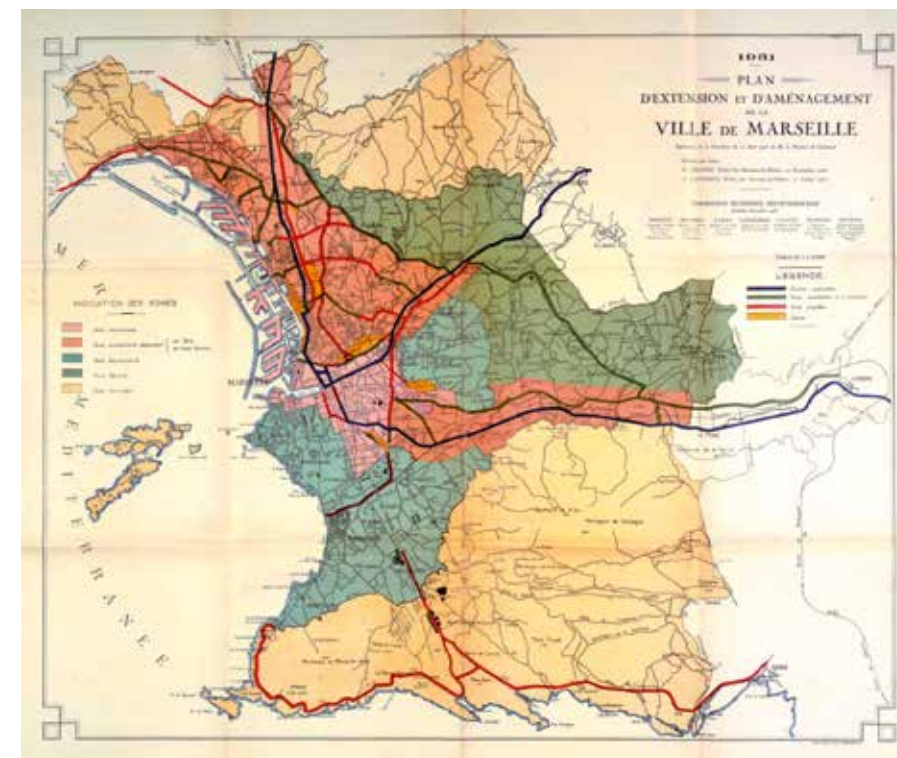
² Jean-Lucien Bonillo, *La Reconstruction à Marseille, 1940-1960, Architectures et projets urbains*, Marseille, Imbernon, 2008, p. 31 ; Danièle Voldman, «Urbanisme et logements dans les Bouches-du-Rhône de l'entre-deux-guerres à la fin des Trente Glorieuses», in Isabelle Chiavassa et François Gasnault (dir.), *Les Castel, Une agence d'architecture au xx^e siècle*, Marseille,

Parenthèses/Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 2009, p. 56-65.

Voir aussi André Lortie, «Jacques Gréber (1882-1962) et l'urbanisme, Le temps et l'espace de la ville», thèse de l'université Paris 12, sous la dir. de Bruno Vayssière, 1992, multig.

³ Jean-Lucien Bonillo, *La Reconstruction à Marseille, 1940-1960...*, op. cit., p. 33.

⁴ Danièle Voldman, «Les architectes reconstruteurs forment-ils une génération ?», *Cahiers de l'Institut d'histoire du temps présent*, n°6, novembre 1987, p. 65-74.



Hilaire Delfini et Jean Causeret, préfets, *Plan d'extension et d'aménagement de la ville de Marseille*, 1931.

Jacques Gréber, «Communication rapide entre les quartiers Sud et Nord», ca 1940. Projet d'un pont suspendu entre la Joliette et Vauban, Castel et Gréber architectes.

vers la réalisation d'un campus

Dans le premier xx^e siècle, d'ambitieux projets avaient fait long feu. La réalisation du parc Chanot et l'aménagement poussif des terrains dits «de derrière la Bourse» palliaient mal le manque de jardins publics en ville, lacune qui privait péniblement les Marseillais d'espaces verts. Beaudouin avait bien imaginé des perspectives pour un parc susceptible de créer une respiration entre le centre ancien et le port de la Joliette, mais son esquisse avait tourné court. Dans le secteur du Prado, l'étroitesse du parc Chanot justifiait aussi d'envisager d'autres desseins.

Au tournant des années cinquante, le secteur de Luminy, à l'extrémité sud-est de la ville, devient le terrain d'ambitions variées : au pied de la Gineste, le site séduit par son «relief varié, agrémenté de belles pinèdes de pins maritimes¹». Sa situation — entre le village du Redon et la mer sur près de 1 000 ha — et son envergure équivalant aux deux tiers du centre aggloméré de Marseille — en font un lieu propice à des aménagements inédits.

Jusqu'alors, son éloignement du centre urbain — à une quinzaine de kilomètres de la Canebière — mais aussi sa topographie accidentée avaient tenu ce site à l'écart des constructions. Le domaine de Luminy s'étale à partir de 150 m d'altitude sur son versant est jusqu'à la crête du mont Luminy situé entre les massifs de Marseilleveyre et du Puget, pour s'étendre jusqu'à la calanque de Sugiton. Ce belvédère prend place sur une roche calcaire — un calcaire dit «urgonien» pour avoir été étudié à Orgon, dans les Bouches-du-Rhône — qui «forme l'essentiel des massifs environnants et qui, compacte, donne souvent des à-pics²». Ce domaine est constitué d'«un vaste cirque dont la plaine centrale d'une centaine d'hectares apparaît par ailleurs dominée par différents monts³» tels Puget (563 m), Luminy (287 m) et les Escampons (195 m). Dès les années cinquante, le site requiert des égards singuliers tant sa toponymie, qui vient de Lumen, évoque toutes les potentialités : «Le domaine de Luminy est un des plus beaux de la région, aussi bien par son emplacement que par la suite grandiose qui l'environne et le caractère de grandeur, d'espace,

181



Le domaine naturel de Luminy, ca 1960.

d'ensoleillement et de tranquillité qu'il dégage⁴.» La topographie mise à part, il serait ainsi «possible d'avoir, toutes proportions gardées, une surface verte ayant des dimensions analogues aux parcs qui entourent la ville de Paris⁵». Tout semble désormais concourir à l'élaboration d'un grand dessein urbain pour Luminy, ainsi qu'on se plaît à le prophétiser⁶.

distribuer, composer, relier

Le domaine de Luminy avait abrité une chapelle au XI^e siècle — propriété de l'abbaye des Moines de Saint-Victor —, agrandie en abbaye du Mont de Sion au siècle suivant «pour accueillir des jeunes filles de la noblesse provençale⁷». Il fut ensuite la propriété de la famille d'Ollières, qui la mit en valeur pour cultiver de l'avoine, du blé et de la vigne, avant de la vendre à Augustin-Félix Fabre en 1819. Le domaine comprenait différentes pièces de terre pourvues d'un «château» — en réalité une demeure bientôt en déshérence —, maison de la famille Fabre, et d'un ancien relais de chasse. Les Fabre avaient entrepris de planter cette garrigue, qui parvint au XX^e siècle à l'état d'une flore composée le plus fréquemment de pins d'Alep accompagnés de quelques chênes et frênes.

À la fin des années quarante, dans le cadre de la «réalisation du plan d'urbanisme de Marseille», le domaine de Luminy est identifié comme propice à l'extension d'une ville que l'on dit enserrée entre ses monts. Dans la ligne des travaux de Georges Meyer-Heine, un «projet d'aménagement communal dressé par les services techniques de la Ville de Marseille, sous le contrôle des services de l'urbanisme du ministère du Logement et de la Reconstruction⁸» mettait Luminy à l'ordre du jour. Approuvée par le conseil municipal le 28 mai 1949, la considération de ce projet directeur était ainsi prononcée par décision ministérielle en décembre de la même année. Ce projet ambitieux définissait de grandes lignes mais restait sans effet en différents endroits, susceptibles d'appeler de complémentaires «plans de quartier». Longtemps, Luminy fait l'objet de toutes sortes d'hypothèses qui resteront à l'étude. «L'idée de l'aménagement de la vaste

Avant-projet. Devis descriptif», ca 1966 [AMM 1228W28].

⁵ Rapport en vue d'une délibération du CM, ca octobre 1956 [AMM 525W6].

⁶ «L'aménagement du Domaine de Luminy», op. cit.

⁷ *Historique de Luminy, 1968-1998 : 30 ans déjà*, Marseille, association Grand Luminy, 1998, p. 3 [coll. Ensa Marseille, X3441].

⁸ Registre des délibérations du CM, 25 juin 1956 [AMM 525W6].

¹ «L'aménagement du Domaine de Luminy», tapuscrit pour *Marseille Magazine*, 6 décembre 1965 [AMM 525W8].

² Direction scientifique du jardin botanique / Service des espaces verts et de l'environnement, «Parc de Luminy», note, ca 1972 [AMM 525W8].

³ «Luminy», note, 4 avril 1968 [AMM 525W6].

⁴ «École des beaux-arts — École d'architecture (Domaine de Luminy).



Eugène Beaudouin, Aménagement du parc Nord, Marseille (non réalisé), 1942.
Perspective au pastel de l'entrée est du parc.



l'école des beaux-arts et l'école d'architecture : une agora

241

vers une « cité méditerranéenne des artistes »

Avec l'aménagement de Luminy et la présence de François Bret à la tête de l'École des beaux-arts et de l'École d'architecture, une nouvelle ère s'ouvre à Marseille pour ces disciplines.

Désigné comme directeur par concours en juillet 1961, ce peintre, formé à l'Ensba à partir de 1936, y fut élève du touche-à-tout André Devambez puis du postimpressionniste Charles Guérin. François Bret rejoint le milieu de l'enseignement avec sa nomination en tant que professeur de dessin à l'École nationale des arts décoratifs de Nice en 1950. Tout au long de sa carrière d'enseignant, il conserve une production intense, où « la couleur lui vient en aide pour faire l'inventaire du monde sensible ¹ ». Malgré les vicissitudes de ses nouvelles fonctions, Bret maintient coûte que coûte une pratique personnelle de la peinture : « Parallèlement à mon activité de directeur, j'ai poursuivi mon activité d'artiste, continué à

Le directeur François Bret sur le chantier de
l'École d'architecture, 1969.

manifester en France et à l'étranger, avec chaque fois le souci de l'étiquette Marseille que j'avais adoptée².» Par ses différentes responsabilités — il est nommé conseiller artistique de la Région Provence-Côte d'Azur-Corse en 1965 —, son audience excède largement le cadre de l'établissement. Son ami peintre Claude Viallat, du groupe Support/Surfaces, dira de lui qu'«il a toujours porté la peinture au plus haut dans son quotidien et dans ses relations³».

À Marseille, Bret assume la direction des deux Écoles, d'art et d'architecture, en remplacement de Vézien. L'ancien Prix de Rome de sculpture a pris sa retraite après avoir tenu ce rôle pendant près de vingt ans en ayant à cœur que «les progrès enregistrés à Marseille [...] se so[ie]nt maintenus⁴». Comparativement, le peintre apparaît comme un «directeur jeune, compétent et très actif [qui] regarde avec juste raison vers l'avenir⁵». Bret a même le mandat de transfigurer l'institution et de «donner à son établissement le lustre et l'importance qui, jusqu'alors, lui manquaient⁶». Il endosse avec énergie «la très lourde tâche de continuer à faire progresser cette grande maison, notamment en attaquant les problèmes des locaux, des horaires, et de la coordination des enseignements⁷». Sous le mandat de Bret, l'École d'architecture connaît une hausse considérable de ses effectifs. En vingt ans, de 1954 à 1974, le nombre d'étudiants inscrits en architecture passe de 72 à 950. Le rôle de cette personnalité fut déterminant dans l'implantation à Luminy, et il le fut encore dans la prospérité et le rayonnement de l'établissement au cours des années soixante et soixante-dix.

À son arrivée en 1961, rien n'est encore décidé concernant le devenir de l'École des beaux-arts et d'architecture, malgré un développement soutenu. Le nouveau directeur ne tarde pas à lancer une rénovation des enseignements qui suscite un réel engouement. On remarque que les «élèves affluent de toutes parts et travaillent dans la joie avec courage et espoir⁸». Selon Bret, le renouvellement des pédagogies qu'il juge désuètes, sinon inexistantes, est indispensable :

Lorsque j'ai rejoint mon poste en septembre 1961, [l'École] avait connu des heures de gloire, encore au XIX^e siècle, mais l'enseignement qu'on y dispensait n'avait guère évolué depuis le début de celui-ci. Quant à ce qu'on appelait l'École régionale d'architecture, c'était un atelier

¹ Frédéric Mégret, «François Bret à Marseille», *Le Figaro*, coupure de presse, s.d., reproduite in *Galerie des Beaux-Arts de Bordeaux, Le Petit Journal*, mars-avril 1974.

² Lettre personnelle et confidentielle de F. Bret à M. Grand, 23 novembre 1973 [AMM 483W358].

³ Claude Viallat, in *30^e anniversaire de l'École supérieure des beaux-arts de Marseille-Luminy, François Bret*, Marseille, Ville de Marseille/Ensba Marseille, ministère de la Culture/Drac Paca, 1998, p. 31.

⁴ Rapport d'inspection de Daniel Octobre pour l'exercice 1961 [AMM 31R7].

⁵ G. Fontaine, Rapport d'inspection générale de l'enseignement des beaux-arts, ca 1962 [AMM 31R7].

⁶ Lettre de Ch. Mathonat, inspecteur principal de l'enseignement artistique, à G. Defferre, 16 juillet 1964 [AMM 31R7].

⁷ Rapport d'inspection de Daniel Octobre, *op. cit.*

⁸ Lettre de Ch. Mathonat au maire de Marseille, 16 juillet 1964, *op. cit.*



François Bret, *Déjeuner dans un jardin*, 1963.
Huile sur toile, musée Cantini, Marseille.



Visite des officiels durant l'inauguration le 4 mars 1969.
En haut à gauche (en partant de la gauche), François Bret directeur de l'École des beaux-arts, Gaston Defferre député-maire de Marseille et René Egger architecte du campus.
À droite et en bas, François Bret et Gaston Defferre aux côtés d'autres institutionnels.

Sylvie Bret, Pierre Restany, César et François Bret, sur le perron de l'École des beaux-arts en 1969.

« Hier aux Beaux-Arts, Avec le maître Amédée Ozenfant », *La Marseillaise*, 28 janvier 1962.

Camille Rouvier, « Sur le "massif" (des Goudes) avec des élèves des Beaux-Arts et le peintre Prassinos », *Le Provençal*, 15 juin 1967.

considéré comme atelier extérieur à l'Ensba, section architecture, et les jurys parisiens seuls habilités à décerner ce qu'on appelait alors les valeurs étaient peu soucieux du sort de ces lointains cousins de province qu'étaient les étudiants en architecture⁹.

En rupture avec l'académisme incarné par Vézien, et étant «résolument et hardiment tourné vers les tendances les plus libres et les plus actuelles de l'art¹⁰», il entend faire converger arts et architecture. Bret s'implique lui-même comme enseignant : tel Magaud avant lui, il se «réserve le cours supérieur de peinture où, avec beaucoup d'intelligence, il prépare ses élèves au diplôme national¹¹». Ses «relations nombreuses et éminentes¹²» lui permettent de renouveler le vivier des intervenants de l'École, dorénavant mise en lien avec les préoccupations de l'avant-garde plastique. Bret se distingue en effet par «sa vision globale de l'histoire de l'art, sa curiosité insatiable, son relationnel exceptionnel avec les plus grands — Picasso, Cocteau, Hartung¹³».

Au début de son mandat, son initiative de convier «les plus grands maîtres de l'art contemporain à venir faire [à Marseille] des cours-conférences¹⁴» fut particulièrement appréciée par l'auditoire du palais Carli. Il y invite les personnalités de son carnet d'adresses, tels Bernard Buffet, le sculpteur César ou encore Jean Cocteau :

Afin de donner un souffle nouveau dans toute sa maison et de créer chez les élèves un grand mouvement d'enthousiasme, le directeur fait venir chaque mois des conférenciers, tous artistes de talent et de caractère différents qui traitent devant un jeune auditoire des problèmes passionnants de l'art¹⁵.

Certains d'entre eux en seront les invités réguliers, tel Raymond Subes, rénovateur de l'art de la ferronnerie et proche du Tout-Paris de l'architecture. Amédée Ozenfant, jadis père fondateur du purisme, inaugure ce cycle de conférences en exposant ses «théories hardies et grandioses¹⁶». Le 12 octobre 1962, c'est au tour de Jean Lurçat de prononcer une conférence au palais Carli. Quant à Ozenfant, il se tient prêt à «consacrer une conférence par mois aux élèves¹⁷». Il en ressort un bénéfice immense sur le plan didactique : «Les élèves diplômables sont beaucoup mieux formés depuis que des artistes de premier plan,

⁹ Lettre personnelle et confidentielle de F. Bret à M. Grand, *op. cit.*

¹⁰ Camille Rouvier, «Huit jeunes peintres à la pointe du "Combat"», *Le Provençal*, 15 juin 1967.

¹¹ Rapport d'inspection de Ch. Mathonat, mars 1965 [AMM 31R7].

¹² Camille Rouvier, «Les plus grands artistes de ce temps enseignent désormais à l'École des beaux-arts de Marseille», *Le Méridional*, 27 décembre 1962.

¹³ Salvatore Lombardo, «Luminy comme métaphore», 2004, in François

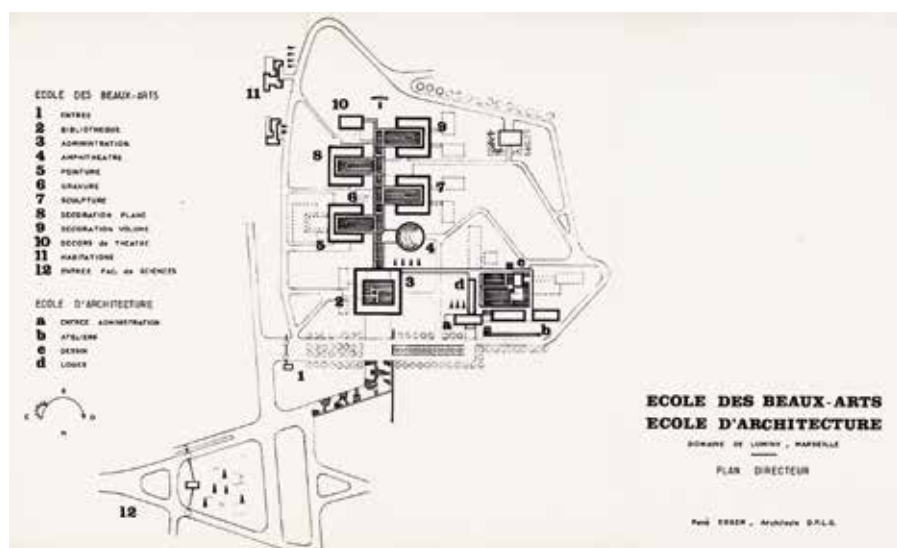
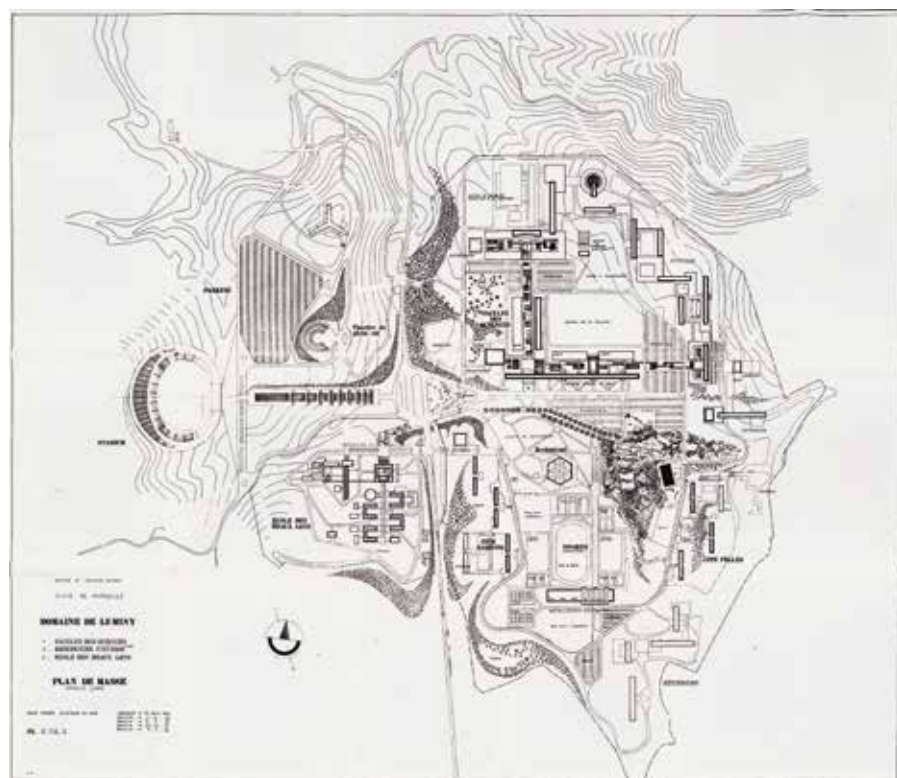
Bret, *De quoi je me mêle ! Journal, 1940-2003*, Marseille, Éditions Transbordeurs, 2004, p. 9-11.

¹⁴ Camille Rouvier, «Les plus grands artistes...», *op. cit.*

¹⁵ Rapport d'inspection de Ch. Mathonat, mars 1965, *op. cit.*

¹⁶ Camille Rouvier, «Les plus grands artistes...», *op. cit.*

¹⁷ Michèle Grandjean, «Le cycle des conférences du maître Amédée Ozenfant a débuté, ce matin, aux Beaux-Arts», *Le Méridional*, 27 novembre 1962.



René Egger arch., Plan de masse (Faculté des sciences, Résidences universitaires, École des beaux-arts) du Domaine de Luminy, Marseille, 1966.

René Egger, École des beaux-arts et d'architecture, Domaine de Luminy, Marseille, Plan directeur, ca 1968.

et que nous pourrions toujours réaliser ultérieurement dans l'avenir si le besoin s'en faisait sentir ⁷².

Par ailleurs, certains choix d'Egger ne manquent pas de surprendre la sphère administrative : l'architecte étend notamment l'implantation à l'espace compris entre l'École des beaux-arts et l'entrée de la faculté, si bien que cet avant-projet « occupe une surface plus grande et une localisation sensiblement différente de ce qui avait été prévu ⁷³ ». Du côté de la Ville de Marseille, on ne peut cependant admettre un « étalement excessif en surface que s'il est véritablement justifié et ne compromet pas l'avenir ». Attaché à l'harmonie d'ensemble, et plutôt que de s'en tenir à de simples suppressions de programme, Egger imagine encore que l'École puisse surplomber un projet de théâtre de verdure. Ce lieu proposé en 1963 semble sorti de l'imagination de l'architecte à la faveur d'« installations prévues à l'avenir ⁷⁴ ». Implanté sur la parcelle en contrebas, le théâtre se loverait auprès d'autres services communs de ce campus *ex nihilo*. Les services municipaux ne tarderont pas à marquer leur étonnement devant cette proposition « qui ne correspond aucunement au programme de l'École des beaux-arts ⁷⁵ ». Le principe d'une implantation de l'École plus étendue qu'envisagé est cependant accepté fin 1963. Il se justifie par la conception d'un lieu d'enseignement à l'antithèse de l'ordre ouvert qui a présidé au lancement de l'édification de Luminy, comme Egger l'expose lui-même :

Les bâtiments sont implantés sur le terrain les uns au-dessus des autres, suivant un tracé en forme de grecque, ce qui permet l'ouverture de chaque discipline sur la nature sans qu'elles ne se gênent mutuellement. La composition générale de l'École des beaux-arts s'apparente en quelque sorte davantage à un Village d'artistes qu'à une construction massive monobloc et groupant toutes les disciplines ⁷⁶.

Au terme de cette stratégie, le choix des grecques tranche avec la proposition initiale de bâtiments courbes ; ces derniers sont délaissés au profit d'un plan de masse avec des motifs de méandres, privilégiés pour leur aptitude à rompre l'ordre ouvert. À cette époque, le goût pour les retours de corps n'est pas propre à Egger — on pense aux entités fermées conçues à La Défense imitant des palais royaux avec jardin intérieur (Camelot, Zehruss, De Mailly arch., 1958). Cette solution de grecque, plus ouverte mais à distance de simples barres d'immeubles, permet de maintenir une harmonie chère à son concepteur, empreinte de réflexes en matière de composition : pour qui a reçu une formation académique,

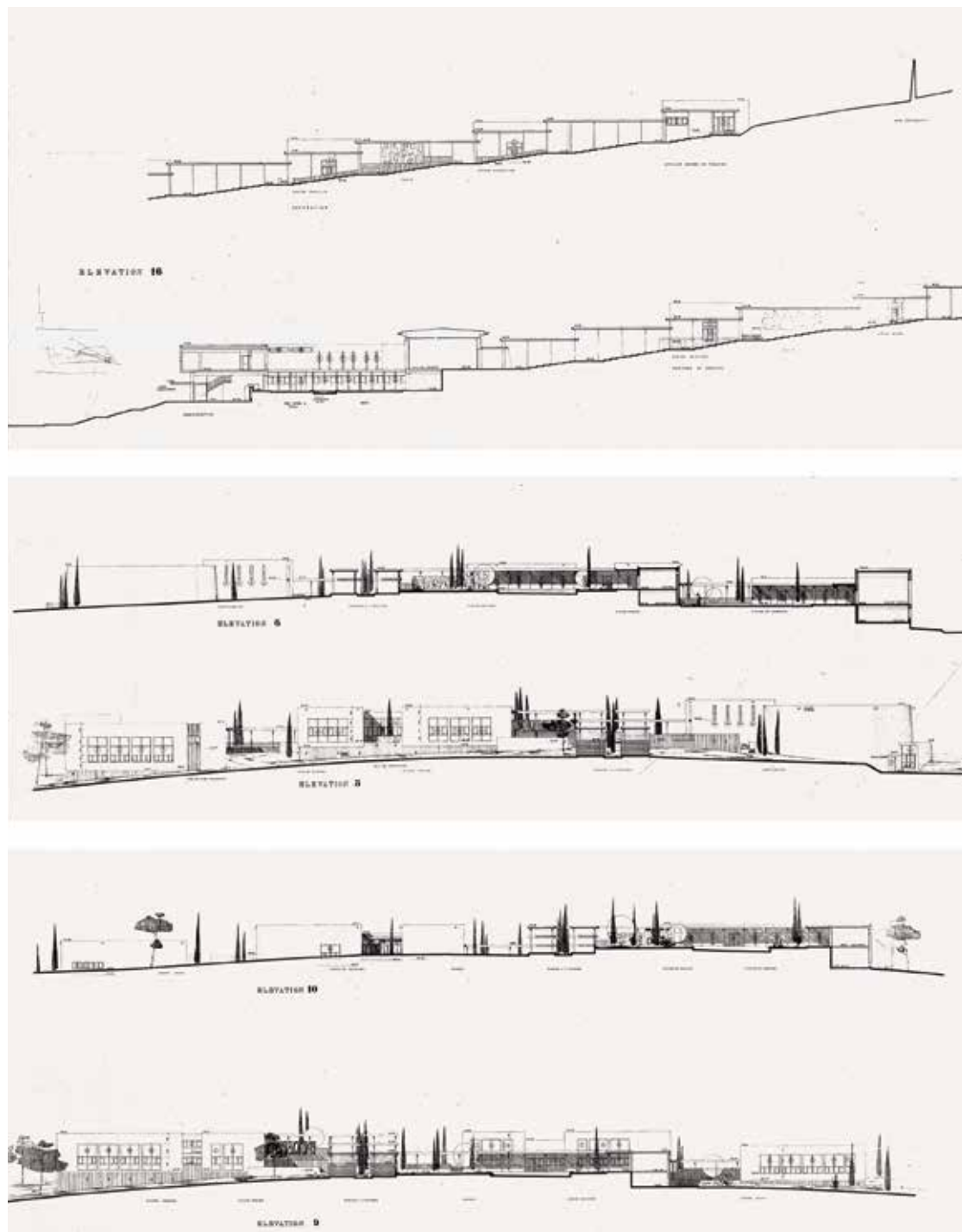
⁷² Lettre de R. Egger à G. Defferre, 31 juillet 1963, *op. cit.*

⁷³ Lettre du directeur général des Services techniques au directeur adjoint, 14 août 1963 [AMM 525W8].

⁷⁴ Lettre de R. Egger à M. Arnaud, 5 septembre 1963, *op. cit.*

⁷⁵ Lettre du directeur général des Services techniques..., *op. cit.*

⁷⁶ Sauf mention contraire, les citations suivantes sont extraites du document « École des beaux-arts — École d'architecture (Domaine de Luminy). Avant-projet. Devis descriptif », ca 1966 [AMM 1228W28].



la recherche sur la fonction «ne disqualifie pas la composition⁷⁷». Enfin, ce motif reflète une autre réalité de ce programme en diverses entités : il s'agit de garantir que «tout en étant liée et en communication directe, chacune [des unités ait] une sorte d'autonomie aussi complète que possible».

Ces bâtiments réticulés encadrent et protègent alors les espaces extérieurs, en ménageant des patios. Différents sous-ensembles sont ainsi délimités par l'attention aux jardins et un dessin paysager affirmé : plans d'eau, patios, incorporation d'œuvres. Pour ces îlots semi-fermés, Egger prétend avoir «dessin[é] dans l'avion les croquis qui demeureront les bases exactes de l'exécution⁷⁸». Tout en se distinguant de la conception de la faculté des sciences, Egger défend un projet fondé sur la topographie singulière du site, ainsi qu'il l'expose à Defferre :

Cette implantation pourrait être faite sur un terrain étagé vers le nord, orientation convenant parfaitement aux ateliers d'une École des beaux-arts. Chaque immeuble serait situé sur un niveau différent avec communication par escaliers extérieurs, rampes, galeries protégées, le tout traité dans le style des jardins à l'italienne⁷⁹.

En 1965, les études préliminaires sont ainsi précisées : à ce stade intermédiaire, la surface bâtie avoisine les 14 600 m², ce qui donnerait à la future École de Marseille une ampleur non négligeable, se voyant ainsi «logée dans les bâtiments les plus vastes que l'on ait affectés jusqu'à ce jour à une École de province⁸⁰». Alors qu'à cette époque beaucoup de projets de lieux d'enseignement de l'architecture restent lettre morte (École nationale d'architecture à Nanterre, Le Corbusier arch., 1963-1965 ; École d'architecture à Lyon, Bernard Zehruss arch., 1965-1969) ou sortent de terre en étant déjà sous-dimensionnés (Lille, boulevard Carnot, Henry Favier arch., ca 1959), et que d'autres sont longtemps ajournés (Rouen, Patrice Mottini arch., 1984), Marseille tient le haut du pavé en la matière.

Le projet est d'autant plus vaste qu'il articule d'emblée l'École des beaux-arts à l'École d'architecture. Aux Beaux-Arts, dans le programme initial, chacune des sections que sont la sculpture et la décoration comporte deux ateliers de 200 m². Seule la section peinture — filière noble — échappe à la règle : elle possède un atelier d'art monumental, deux ateliers de peinture, un atelier de dessin de cent élèves, et voit encore son programme revu à la hausse avec un atelier de gravure et d'imprimerie pour le même effectif. Au fil du temps, Bret est encore amené à renforcer la filière décoration, qui devient une «section décoration et arts appliqués». À ce titre, la filière est étoffée — outre les deux ateliers de décoration de 200 m² — d'un atelier de dessin de cent élèves, mais aussi d'un atelier de ferronnerie et

⁷⁷ Jacques Lucan, *Composition, non-composition, Architecture et théories, XIX^e-XX^e siècles*, Lausanne, Presses polytechniques et universitaires romandes, 2009, p. 410.

⁷⁸ René Egger, *Avec Gaston Defferre*, op. cit., p. 175-177.

⁷⁹ Lettre de R. Egger à G. Defferre, 8 juin 1963, op. cit.

⁸⁰ Rapport d'inspection de Ch. Mathonat, mars 1965, op. cit.



une vie intense : enseignements, débats, jalons

nouvelles institutions, redéfinitions pédagogiques

313

Dès avant l'inauguration officielle de l'École en mars 1969, les étudiants s'installent dans les locaux de Luminy : sous l'impulsion du directeur François Bret, les jurys s'y tiennent dès l'été 1967, alors que les bâtiments touchent à leur achèvement. Si l'on espérait des locaux prêts pour la rentrée scolaire 1966-1967, la mise en service n'a lieu qu'à l'automne suivant, sans que l'ensemble des corps d'état ne soient livrés. Le chantier se déroulera finalement en deux tranches successives jusqu'en juillet 1968 pour accueillir 350 étudiants à la rentrée 1968-1969. Les événements de Mai interviendraient ainsi avant l'achèvement complet de l'École, contribuant à en reporter l'inauguration, comme à placer sa livraison sous le sceau de cultures dissidentes. Pour autant, l'École d'architecture de Luminy, au moment de son ouverture, cultiverait un double mouvement : maintien d'anciennes traditions et recherche d'élargissement sémantique.

héritages et renouveau : les séismes de mai-68

Jusqu'à la veille des événements de Mai-68, l'École d'architecture chérit l'image d'une institution immuable, ce malgré l'arrivée de personnalités de premier plan en son sein. Pour présenter au palais Carli «l'extrême complexité de la formation des futurs architectes¹», ce sont les Prix de Rome Gaston Castel ou Élie-Jean Vézien eux-mêmes qui honorent de leur présence l'exposition tenue en 1967. Parmi les indétrônables patrons, les professeurs Joseph et Henri Lajarrige, José Pinatel et Jean Rasonglès tiennent le haut du pavé. Les massiers François Guy et Pierre Croux — des ateliers Dunoyer et Hardy — s'y pressent pour y défendre des travaux d'élèves tel «un merveilleux "Marinarium"». À distance des évolutions sociétales, nombre de programmes présentés demeurent destinés, comme dans d'autres établissements, à «un cercle d'intellectuels, un grand pianiste ou un riche propriétaire²». Au milieu des années soixante, l'institution se targue d'avoir «obtenu, au cours des dernières années, des succès remarquables, cinq élèves [ayant] obtenu le Prix de Rome³». À ces anciennes formes d'émulation, s'ajoutent deux lauréats du prix Seyssaud, deux bourses pour la Casa Velasquez et l'obtention du Grand Prix de gravure de la Ville de Marseille. Toutes disciplines confondues, ces signes de reconnaissance contribuent à nouveau au «renom de l'École⁴».

Dans le même temps, en janvier 1967, les étudiants de l'École d'architecture sont appelés à concevoir *La cité idéale*, sans nuisances, sans pollution, dans le cadre d'un concours d'urbanisme lancé par l'œuvre de charité du Lions Club Marseille Prospective. Les résultats sont présentés lors d'une exposition inaugurée par le maire au musée Cantini. Le projet se caractérise par des tours de grande hauteur, conçues par les étudiants, qui laissent percevoir l'attente d'un renouveau urbain dans la cité phocéenne.

Ces différentes initiatives annoncent en partie l'esprit d'expérimentation qui traversera la fin des années soixante. À l'écart de l'institution marseillaise, la tenue des ateliers d'Aix-en-Provence fertilise à partir de 1965 un environnement théorique, formel et technique⁵. Sous l'égide de l'UPAU (Université permanente d'architecture et d'urbanisme), le milieu des années soixante est encore placé sous le sceau du dialogue. Emmenée

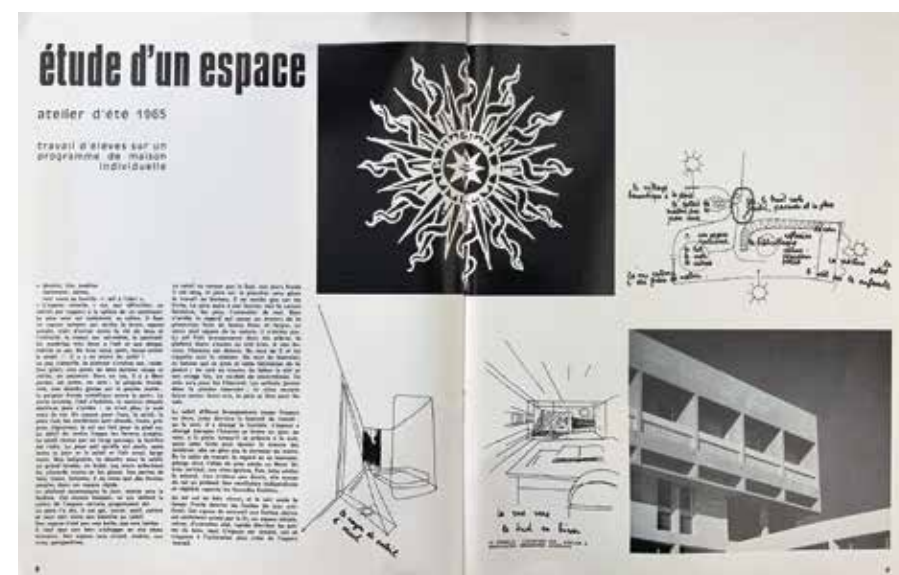
¹ «L'architecture à l'École des beaux-arts», *Le Provençal*, juin 1966.

² Jean-Louis Violeau, *Les Architectes et Mai-68*, Paris, Éditions Recherches, 2005, p. 33.

³ «Future École des beaux-arts à Luminy», *Revue Marseille*, n°70, 3^e série, janvier-février 1968, p. 162.

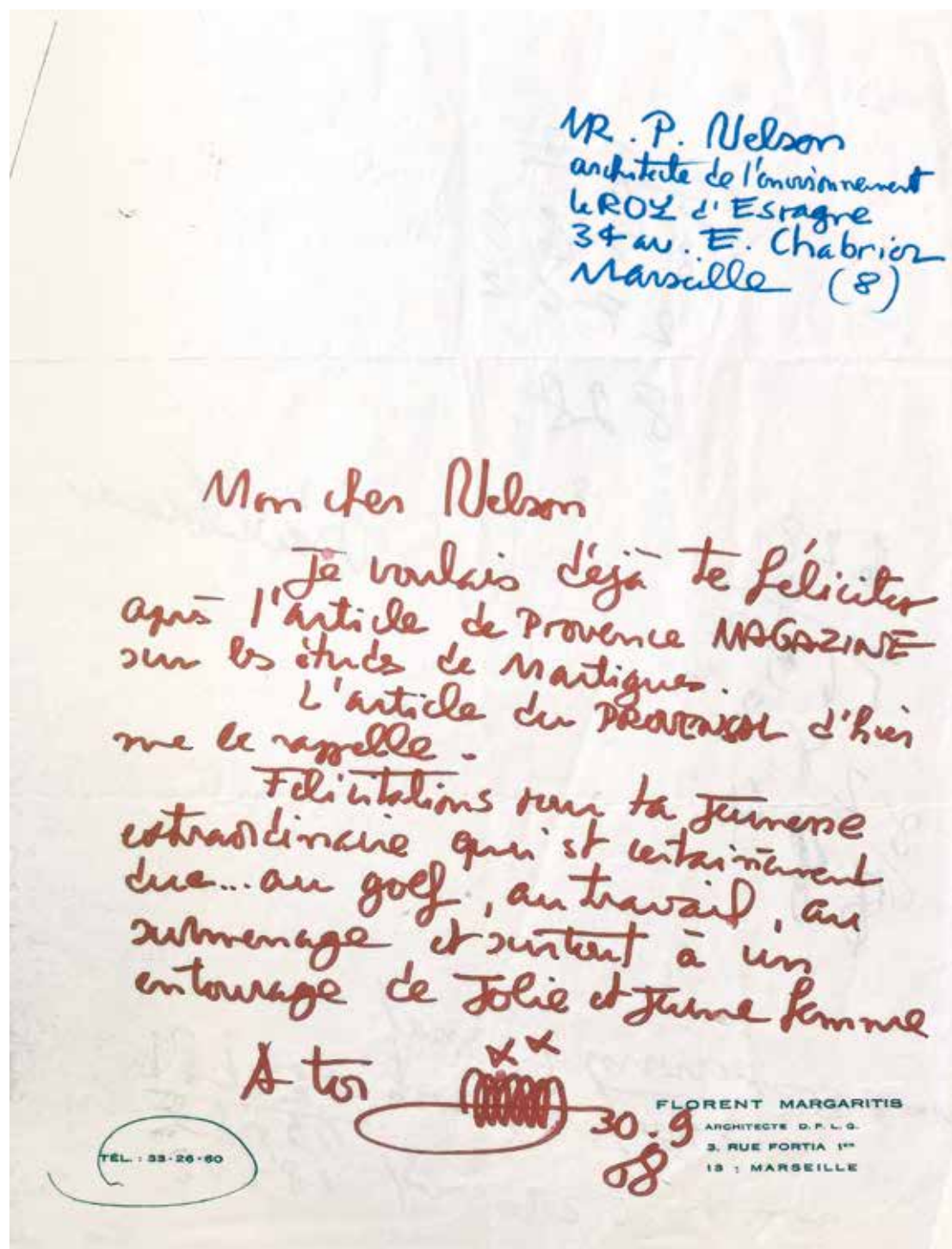
⁴ *Ibid.*

⁵ Éléonore Marantz, «Les ateliers d'Aix-en-Provence, 1965-1968, Un laboratoire pour la pédagogie de l'architecture», in Caroline Maniaque (dir.), *Les Années 68 et la Formation des architectes. Pédagogies expérimentales et renouvellement des savoirs*, Rouen, Éditions Point de vues, 2018, p. 142-153.



Harald Sylvander arch., Maquette de projet pour l'exposition : «La cité idéale sans bruit et sans air pollué», dans le cadre du concours d'urbanisme du Lions Club Marseille Prospective, 1967.

«Étude d'un espace», article publié à propos des ateliers d'été de l'UPAU et du travail des étudiants sur une maison individuelle, 1966. *Revue Prado Architecture*, n°2, 1966.



Lettre de Florent Margaritis à Paul Nelson, 30 septembre 1968.

[...] pour essayer d'obtenir que l'État finance la construction d'une École d'art à Marseille et voir le conseiller culturel américain de l'ambassade U.S.», écrit-il dans son *Journal* en février 1963. La présence à Arles, pour la construction du centre hospitalier (en association avec Pierre Devinoy et André Rémondet, 1965-1974), de cet architecte éminent, fertilise cette ambition pour l'établissement marseillais. À partir de mai 1966, Nelson déploie son enseignement à Luminy par l'organisation, «au pied de la Gineste, [du] premier atelier d'art franco-américain³⁹». Mettant en avant des valeurs humanistes, l'atelier vise à former des «architectes-urbanistes créateurs, capables de répondre aux besoins de l'homme en tant qu'individu et être collectif, en vue de son développement total⁴⁰».

À Marseille, l'aura de Nelson fédère largement — il est mentionné comme «professeur-chef de l'Atelier international d'architecture, École supérieure nationale des beaux-arts, Marseille-Luminy⁴¹». L'arrivée de cet architecte notoire, nommé à plus de 70 ans, est unanimement saluée. Le journal *L'Express* note alors l'élégance et la verdeur d'un praticien reconnu, portant nœud papillon, et plus subsidiairement ses décorations. Bret relate l'intérêt de Malraux à propos de cette initiative lorsqu'elle trouve à se concrétiser :

Dans une lettre adressée à M. Paul Nelson, qui vient créer ici un atelier international, M. Malraux a dit : «Je suis certain que l'apport constitué par votre atelier au sein de l'École de Marseille sera un facteur d'évolution et d'intérêt importants. [...] L'avenir de l'École de Marseille me semble heureusement favorisé par une confrontation internationale des problèmes posés par l'enseignement et la pratique de l'architecture⁴²».

Enfin, les anciens de chez Beaudouin s'empressent de le louer, à l'image de Margaritis : «Mon cher Nelson, [...] félicitations pour ta jeunesse extraordinaire qui est certainement due... au golf, au travail, au surmenage⁴³.» À Marseille, Paul Nelson, bientôt assisté par Georges Felici, s'engage fortement en faveur d'une nouvelle structuration des enseignements, fondés sur la méthodologie du programme, qui lui est chère :

La nouvelle organisation de l'École d'architecture de Marseille-Luminy, qui prévoit pour cette année quatre ateliers ou unités de travail pour les études de création et de travaux pratiques, indépendants les uns des autres sauf en ce qui concerne les études théoriques qui sont suivies

³⁹ Yves Hilaire, «Marseille, Une École des beaux-arts à la taille des villes de demain», *Le Figaro*, 7 février 1968 ; 14 mai 1966, François Bret, *De quoi je me mêle ! Journal, 1940-2003*, Marseille, Éditions Transbordeurs, 2004, p. 109.

⁴⁰ Brochure de l'École d'architecture de Marseille-Luminy, 1972-1973, *op. cit.*
⁴¹ Paul Nelson, «Schéma de la structure organique de la ville», 13 octobre 1967,

modifié le 18 mars 1968 [fonds J. Bossu, 192 IFA 86/4].

⁴² François Bret, «Une École nationale d'architecture à Luminy», *Prado Architecture*, n°3, 1967, p. 45.

⁴³ Lettre de Florent Margaritis à Paul Nelson, 30 septembre 1968 [fonds P. Nelson, 231 Ifa].

par tous les élèves indépendamment de leur atelier, va permettre d'appliquer de manière beaucoup plus complète l'enseignement du métier, de la technologie et de l'art de l'architecture ⁴⁴.

Portant l'ambition de «marier la technique américaine et l'humanisme de la France ⁴⁵», l'architecte de l'hôpital franco-américain de Saint-Lô (avec Fernand Léger, 1955) encourage notamment ses étudiants à travailler sur des programmes hospitaliers, sous diverses formes. Tandis que lui-même conçoit le Centre de santé d'Arles jusqu'en 1977, il encadre des études liées à des programmes sanitaires, dirigeant notamment un «atelier de recherches en architecture hospitalière». Alors qu'il défend une «architecture psychothérapeutique», il exhorte à l'attention au programme. «Partir de ce que l'on doit faire... pour arriver à ce que l'on peut faire» : c'est ainsi que sont résumés ses propos par deux de ses étudiants, Gérard Martin et Alain Vauray ⁴⁶. Nelson promeut une pédagogie de la confrontation en organisant des groupes d'élèves «appliquant chacun des méthodologies différentes [qui permettent] des échanges d'idées très enrichissants par leurs variations sur des thèmes donnés ⁴⁷». Sa présence suscite encore une dynamique cosmopolite bientôt renforcée par la présence de Seymour Howard, diplômé du Master of Architecture d'Harvard dans les années quarante. Bret manifeste ainsi «sa volonté d'attirer systématiquement les artistes importants à Luminy pour en faire des enseignants hors normes ⁴⁸». Si Paul Nelson quitte ses fonctions en 1973, l'écho de son enseignement résonnera bien au-delà au sein de l'École : Patrick Bardou et Varoujan Arzoumanian, futurs fondateurs des Éditions Parenthèses, alors étudiants de l'Upam, entreprennent en 1975 un périple nord-américain qui les conduit dans des lieux où s'expérimentent des méthodes d'auto-construction.

Grâce à sa présence, les jurys recrutent en dehors du microcosme marseillais : Jean Bossu, Jean Prouvé, Georges-Henri Pingusson en sont des membres réguliers. À Marseille, en 1968, le Prix de Rome Guillaume Gillet projette d'intégrer des bulles gonflables de Nelson à la conception de la résidence du Roy-d'Espagne, où l'enseignant américain a élu domicile ⁴⁹.

⁴⁴ Paul Nelson, «Exposé général des objectifs, méthodes et programmes des travaux de l'Atelier franco-international pour l'année 1970-1971», 25 septembre 1970 [fonds P. Nelson, 231 IFA].

⁴⁵ Yves Hilaire, «Marseille, Une École des beaux-arts à la taille des villes de demain», *op. cit.* Voir aussi André Schimmerling, «Une expérience américaine dans l'enseignement du métier d'architecte — conférence de M. Paul Nelson», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°11, juin 1947, p. 13.

⁴⁶ Voir Late-Ebende N'Ziengui-Mabila, «Étude d'un centre de santé communautaire de 200 à 400 lits», UPA Marseille, sous la dir. de Paul Nelson, 30 juin 1977 ; et Gérard Martin et Alain Vauray, «De

l'hôpital au centre de santé communautaire», projet de fin d'études, UPA Marseille, sous la dir. de Paul Nelson, 1976-1977, in *Diplômes des étudiants de Nelson* [fonds P. Nelson, 231 IFA 2].

⁴⁷ Paul Nelson, «Exposé général des objectifs...», *op. cit.*

⁴⁸ Salvatore Lombardo, «Luminy comme métaphore», 2004, in François Bret, *De quoi je me mêle...*, *op. cit.*, p. 9-11.

⁴⁹ Caroline Maniaque, *Go West : Des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, Parenthèses, 2014, p. 73. Voir aussi Franck Delorme, *Guillaume Gillet*, Paris, Éditions du Patrimoine, coll. «Carnets d'architectes», 2013, p. 115.



L'architecte américain Paul Nelson (1895-1979), au centre, lors d'un rendu de projet à l'École d'architecture de Marseille-Luminy, le 6 juin 1975. On reconnaît les enseignants Michel Picard-Royer, Pierre Garnier, Jean-Claude Poncet, Yon Hac Shin, Seymour Howard.



Seymour Howard (1916-2008) en 1975 à Luminy au milieu de ses étudiants.

Les étudiants sur une structure construite dans l'atelier de Seymour Howard, 1975.

une vie intense : enseignements, débats, jalons

335

Nelson fait en outre travailler les étudiants sur un «schéma de la structure organique de la ville⁵⁰». Ce faisant, il ne cesse d'ouvrir la conception architecturale à des dimensions programmatiques, économiques, urbaines, fondées sur une méthodologie dont il fait son évangile :

Enseigner [...] une méthodologie de base qui favorise un tel processus de développement, mais qui [exige de] procéder à l'acte créateur par l'analyse la plus étendue des données d'un problème de l'environnement⁵¹.

À la livraison des nouveaux bâtiments, l'équipe s'organise autour de quatre «permanents pédagogiques de l'École d'architecture» : Dunoyer de Segonzac, Nelson, Howard et Quinrand. La présence de ces personnalités — mais aussi de Dabat ou Guerrier — favorise à Luminy un climat d'émulation déjà engagé au début des années soixante. Avec Nelson, ces enseignants confortent l'idée d'un ancrage de l'architecture dans son environnement contemporain, en rupture avec l'architecture hors-sol telle qu'elle avait pu prédominer dans l'apprentissage académique. Sans que l'on puisse savoir s'il s'agit d'un souvenir de son apprentissage auprès de Beaudouin, Dunoyer de Segonzac s'investit en faveur d'une formation de l'architecte tournée vers la vie professionnelle. En 1964, il vient trouver Bret pour lui exposer «son projet de création d'une agence d'atelier⁵²». Cette proposition, qui lui semble «une bonne idée», trouve à se concrétiser l'année suivante par la mise en place d'une classe *ad hoc*. Il est ainsi question dans la presse de «M. Dunoyer de Segonzac, dans l'atelier duquel a été implantée, dès 1965, une classe de propédeutique expérimentale, système étendu depuis cette année à l'ensemble des étudiants aspirants de 1^{re} année⁵³». Son enseignement, marqué par la recherche de modernité spatiale, lui confère une forte présence au sein de l'établissement. Également architecte-conseil du ministère de l'Équipement et du Logement, Dunoyer de Segonzac ne refuse d'ailleurs pas les responsabilités en instances à Luminy : il sera simultanément président du conseil de gestion de l'Upam et directeur du laboratoire d'Aménagement urbain de l'Unité pédagogique d'architecture de Marseille, et assumera la fonction de directeur des études de l'Institut méditerranéen d'urbanisme. Pour Luminy, en mai 1967, Dunoyer se voit encore attribuer le rôle de «directeur des études pour l'architecture⁵⁴». Cette responsabilité supplémentaire renforce sa position de patron marseillais, ce que déplore

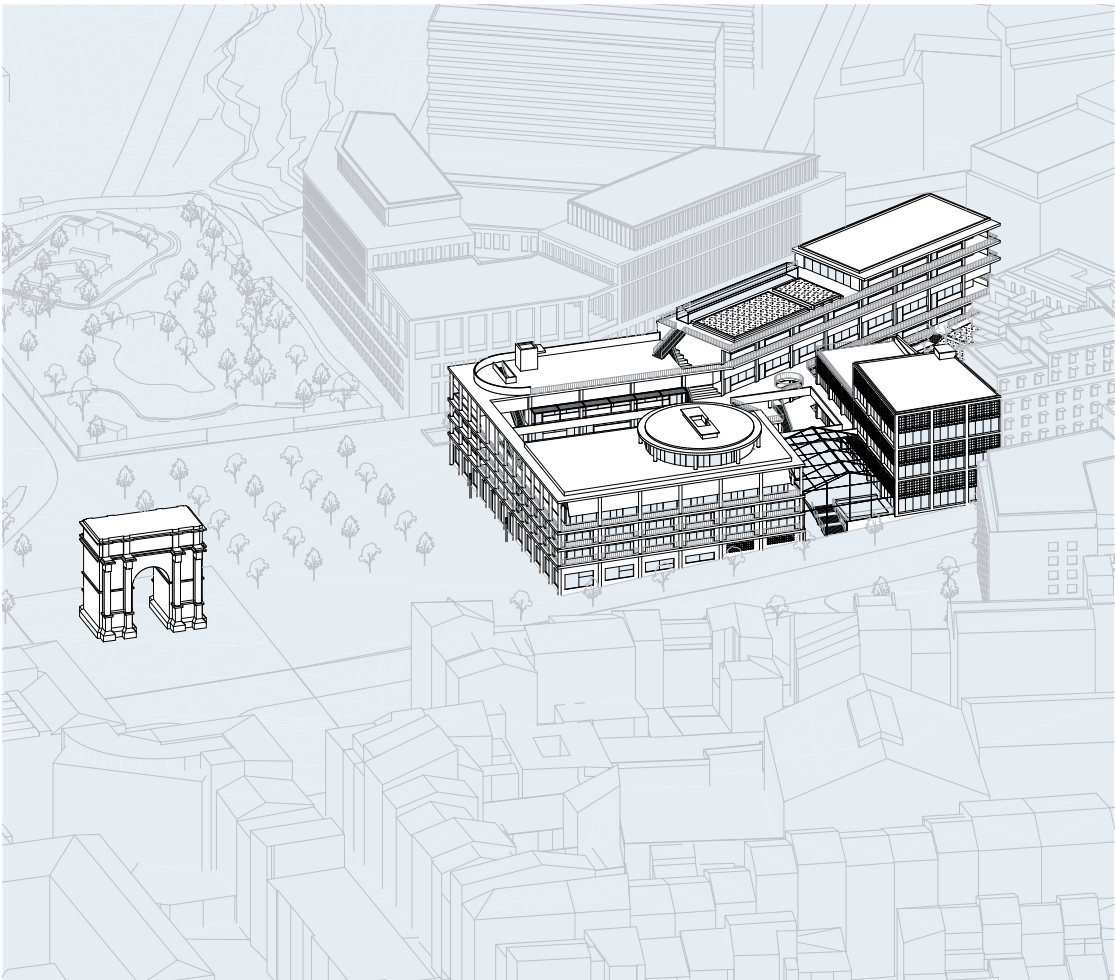
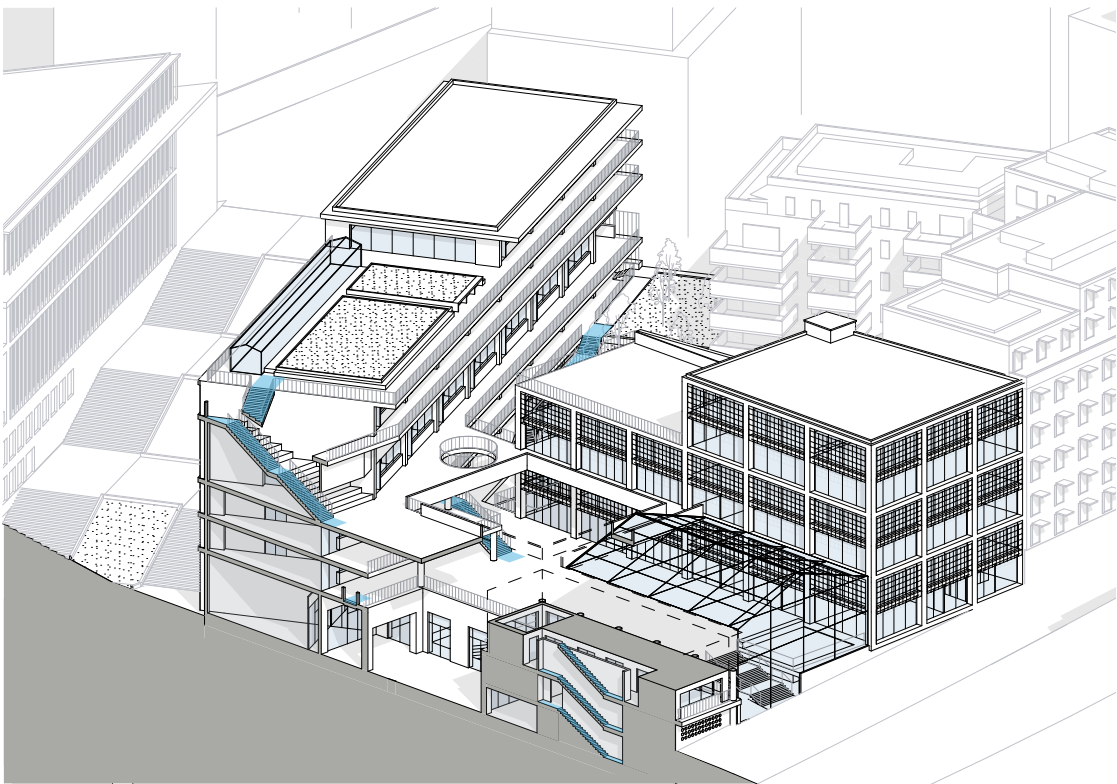
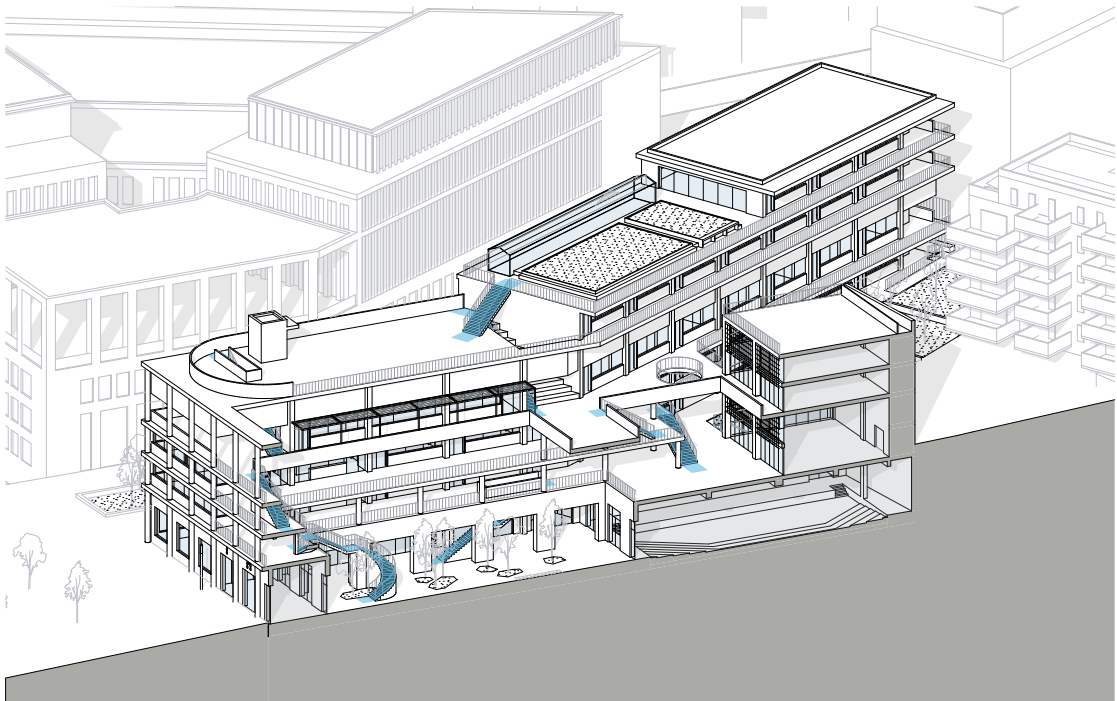
⁵⁰ Paul Nelson, «Schéma de la structure organique de la ville», *op. cit.* Voir aussi l'exposé de la méthode de travail de Paul Nelson, André Schimmerling et les élèves, octobre 1968 ; et le texte manuscrit de Bossu sur l'Atelier franco-international de recherches architecturales à Marseille, août 1968 [fonds J. Bossu, 192 IFA 86/4].

⁵¹ Paul Nelson, «Idées directrices de l'enseignement de l'architecture à l'Atelier franco-international», 24 janvier 1969 [fonds P. Nelson, 231 Ifa].

⁵² 25 mai 1964, François Bret, *De quoi je me mêle...*, *op. cit.*, p. 71.

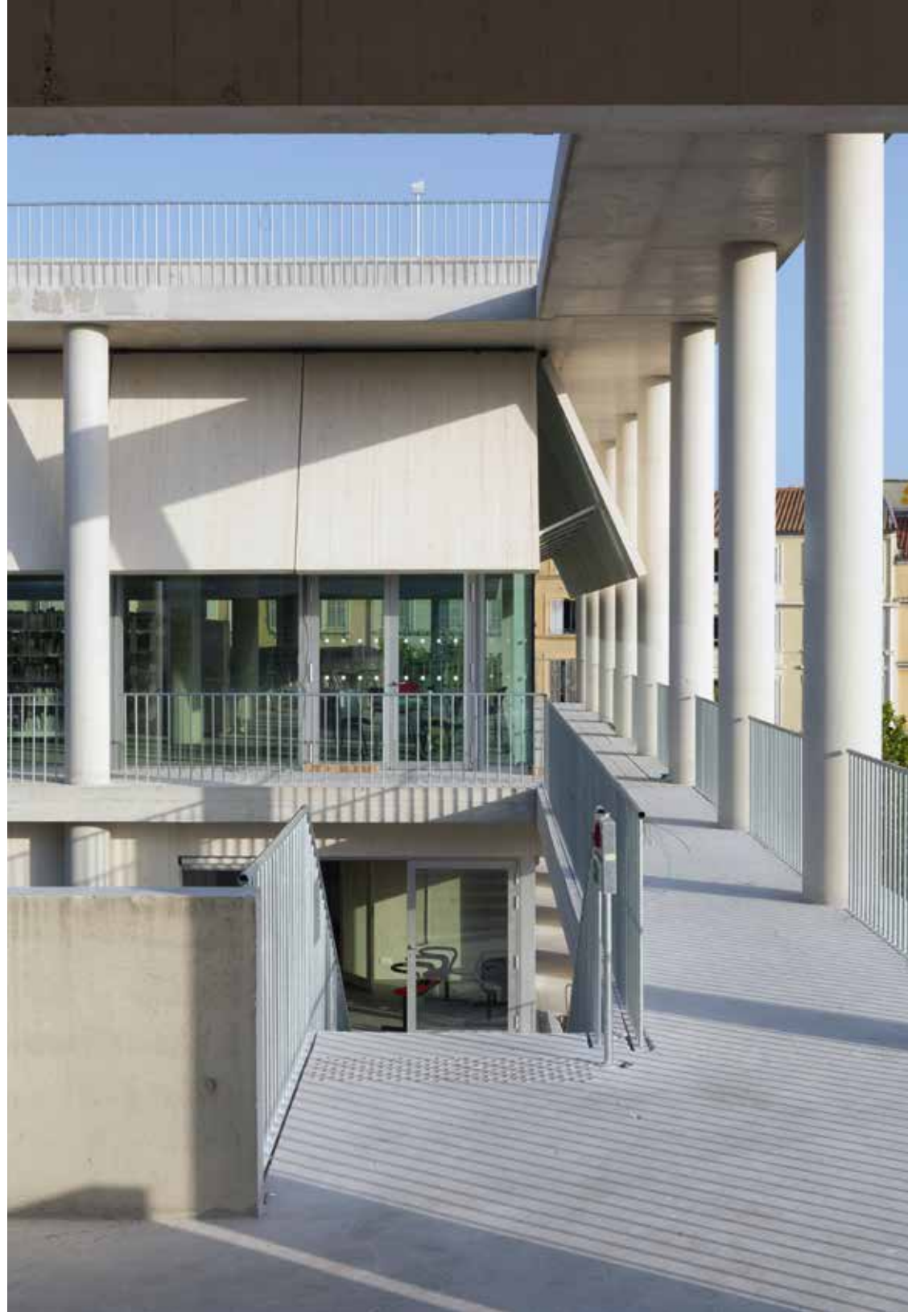
⁵³ «Une École nationale d'architecture à Luminy», *Revue Marseille*, *op. cit.*, p. 88.

⁵⁴ 23 mai 1967, François Bret, *De quoi je me mêle...*, *op. cit.*, p. 134.



Andrea Krafft, Axonométries du projet définitif de l'IMVT de l'agence NP2F, Marseille, 2017.







Un des patios de l'École d'architecture
de Marseille-Luminy.
Photographie de 2023.

conclusion

trois lieux, une école

365

Entre la fin du ^{xix}^e siècle et le début du ^{xxi}^e, l'enseignement de l'architecture à Marseille a eu le privilège de s'installer à trois reprises dans des locaux flambants neufs. Les édifices sortis de terre signalent une évolution de l'enseignement académique au sein des villes : successivement à la lisière de la Plaine, au cœur d'un campus conçu comme un immense espace vert ouvert sur le grand paysage, et dans un quartier métropolitain fragile. Ces déplacements, au profit de sites stratégiques, matérialisent les préoccupations didactiques de leur temps¹. Ces étapes successives illustrent une capacité marseillaise à aborder de façon précoce certains tournants institutionnels : Marseille appartient à la première salve d'écoles créées en Écoles régionales d'architecture et matérialise dans la pierre, avant Mai-68, un renouveau pédagogique. Ces changements sont aussi le fruit de dialogues et de dynamiques institutionnelles souvent partagées, sinon mutualisées : avec les Beaux-Arts d'abord, dont le périmètre ne cesse d'être rebattu au long du ^{xx}^e siècle, puis à l'aune des questions urbaines et de paysage au sein de l'IMVT.

À travers leur époque, les bâtiments construits pour l'accueillir — le palais Carli, le bâtiment de René Egger et l'IMVT — livrent des architectures résolument contemporaines, respectivement éclectique, moderne puis située. Ces architectures ont toutes cherché à refléter l'actualité de ces territoires didactiques. Le fastueux bâtiment d'Espérandieu, l'École de Luminy ou l'édifice de NP2F donnent immédiatement à voir aux riverains et aux usagers le type d'enseignements que l'on peut y recevoir : par son imposante élévation, Carli incarne une certaine respectabilité ; par son plan en grecque, Egger défend une image d'ouverture tandis qu'à l'IMVT se joue une présence métropolitaine. Ces réalisations sont encore le fruit d'interactions, parfois concurrentielles, avec d'autres villes du Sud-Est, sur lesquelles Marseille a longtemps exercé une forme de domination (Aix, Nice), avant que d'autres ne lui disputent légitimement la vedette (Montpellier). C'est dans cette cartographie à différents degrés que l'on peut comprendre l'enseignement de l'architecture aujourd'hui.

Ces géographies — de Carli à Luminy jusqu'à la Porte d'Aix — ont encore été celles de figures emblématiques. Architectes bien sûr, mais aussi artistes, pédagogues, chercheurs, théoriciens y ont pris leur part... Sans compter les personnalités du champ politique — d'abord à l'échelon municipal, puis métropolitain ou ministériel — qui ont souvent déterminé la validité de certains projets et repoussé d'autres propositions, à l'exemple de l'esquisse de la tour jouxtant le palais Carli, demeurées dans les limbes. Ces édifices sont aussi l'œuvre d'importants concepteurs et témoignent du rôle que ces architectes ont entendu jouer dans la cité phocéenne. Le Nîmois Espérandieu marque durablement Marseille de son empreinte par des édifices qui comptent parmi les plus représentatifs de la ville, dont Notre-Dame-de-la-Garde ; avant Luminy, René Egger quant à lui y construit ardemment des écoles, des hôpitaux, des universités en architecte emblématique de son temps, engagé dans de vastes réalisations. Ses œuvres citent toutes certains de ses tours de main — dessin de trame, luminosité, ouverture sur le paysage — et conservent un air de parenté affirmé aux quatre coins de l'espace urbain méridional. C'est grâce à une reconnaissance durement acquise ainsi qu'à leur réseau professionnel que ces deux architectes ont été mandatés pour construire un lieu d'enseignement, près de l'actuel lycée Thiers puis à Luminy, à près d'un siècle de distance, et livrer dans les deux cas ce qui forme aujourd'hui une pièce maîtresse de leur œuvre prolixe. Le palais Carli et le bâtiment de René Egger, désormais tous deux signalés au titre des Monuments historiques (respectivement classé en 1997 et inscrit en 2025), font ainsi figure d'héritages marseillais. Au-delà, le bâtiment de Luminy, récemment protégé, apparaît presque comme une exception dans le patrimoine de l'enseignement supérieur du second xx^e siècle, dont nombre de sites échappent à toute reconnaissance, lorsqu'il ne sont pas directement menacés. Aux côtés d'autres monographies récemment parues sur ces institutions, puisse cet ouvrage, contribuer à regarder ces architectures en toute connaissance.

¹ Ce qu'a notamment permis de montrer l'important programme de recherche HEnsA20 (Pour une histoire de l'enseignement de l'architecture au xx^e siècle), coordonné par Anne-Marie Châtelet (2016-2020), et à sa suite l'ANR Ensarchi

ainsi que l'actuel programme CHear – Croiser les Histories des écoles d'architecture en Régions, UMR Arche (Ensas-Unistra) / UMR Ressources (Ensacf-UCA) / UR EVCAU (Ensapvs).

chronologie

369

- ca 1752 : quelques érudits se rassemblent en vue de créer une Académie à Marseille.
- février 1753 : naissance de l'Académie de peinture et sculpture, à l'Arsenal des galères, placée sous le protectorat du Duc de Villars, gouverneur de Provence.
- 19 mars 1756 : octroi d'une subvention annuelle de 3 000 livres sur proposition au conseil de Pierre-Honoré Roux, premier échevin de Marseille.
- 19 mai 1758 : la subvention en faveur de l'Académie passe à 6 000 livres.
- 1763 : départ de l'Arsenal pour un local situé allées des Capucines.
- 1770 : l'École est placée sous les protectorats successifs du marquis de Marigny puis du comte d'Angévilliers, directeur général des Bâtiments du Roi.
- 6 mars 1779 : affiliation de l'École de Marseille à l'Académie royale de Paris. Par lettre patente, l'École devient Académie de peinture, sculpture et architecture civile et navale et est installée aux allées de Meilhan.
- 18 février 1780 : sous l'égide du comte d'Angévilliers, lettres patentes du Roi qui établissent et portent règlement d'une Académie de peinture, de sculpture et d'architecture civile et navale à Marseille.
- 1790 : création de l'École gratuite de dessin au couvent des Bernardines.
- 1791 : fermeture de l'École entraînant la dispersion des biens et du personnel de l'Académie.
- 1796 : reprise des activités d'enseignement; création d'un cours de géométrie.
- mars 1800 : transfert dans une partie de l'ancien couvent des Bernardines, actuel lycée Thiers.
- 9 septembre 1804 : par décret du 20 fructidor an XII, l'Académie prend le nom d'École de dessin, qui reçoit son règlement le 30 fructidor an XIII.
- 1806 : création d'une classe du modèle.
- 21 novembre 1812 : ouverture d'une École d'architecture au sein de l'École gratuite de dessin (Latour, professeur ; 16 élèves).
- 1829 : Pascal Coste est nommé professeur au sein de la classe d'architecture.
- 1847 : création de la Société des amis des arts, à l'instigation du peintre Émile Loubon.

1862 : règlement nommant l'École communale de dessin et de sculpture, «École des beaux-arts de Marseille».

1862 : Sixte Rey, élève de Pascal Coste, lui succède au professorat au sein de la section architecture.

1864 : l'établissement prend le nom d'École des beaux-arts de Marseille.

1864-1874 : construction du Palais des arts, place Carli, Espérandieu arch.

juin 1873 : installation dans des locaux provisoires, boulevard du Musée.

juin 1874 : installation au palais Carli.

1877 : ouverture des cours d'anatomie, de dessin appliqué à l'art industriel et de peinture.

30 août 1877 : arrêté de la Ville de Marseille permettant aux élèves de devenir pensionnaires à l'École des beaux-arts de Paris.

1882 : ouverture d'un cours de dessin pour jeunes filles, dite classe des demoiselles.

1894 : décoration de la salle des fêtes de l'École des beaux-arts du palais Carli par Dominique Antoine Magaud.

5 août 1905 : création de l'ERA de Marseille par décret du président Émile Loubet.

1907 : le règlement de l'ERA est promulgué.

1940-1944 : atelier d'architecture d'Oppède (Vaucluse), co-dirigé par Eugène Beaudouin et Gaston Castel.

Juin 1945 : rapport d'Albert Laprade sur les locaux du palais Carli.

1946 : l'administration de l'Assistance publique exproprie le domaine de Luminy d'une superficie totale de 993 ha sur le futur campus, en vue de la construction d'une cité hospitalière (non réalisée).

1950 : l'ERA de Marseille décerne le diplôme de commis d'architecte.

1953 : premier programme d'utilisation de Luminy à l'initiative de la Ville de Marseille.

25 juin 1956 : délibération du conseil municipal en faveur de l'adoption du Plan directeur d'aménagement de la Ville / Classement en réserve de terrain pour «espaces libres publics» du domaine de Luminy d'une superficie de 975 ha, appartenant à l'Assistance publique.

19 décembre 1960 : cession administrative au profit de la Ville de Marseille par l'administration de l'Assistance publique de Marseille d'un ensemble immobilier dénommé «Domaine de Luminy» sis sur le territoire de la commune de Marseille, route de Lachamp.

1962 : début des travaux de la faculté des sciences de Luminy et ouverture de la route qui y conduit.

29 mars 1962 : délibération pour le Plan quadriennal du Programme d'équipement sportif (1962-1965).

6 juillet 1963 : délibération du conseil municipal pour la construction sur le domaine de Luminy d'une École des beaux-arts.

370

l'école d'architecture de marseille

chronologie

371

1964 : réalisation de la voie d'accès principale de Luminy.

25 mars 1965 : arrêté ministériel fixant le financement d'une École des beaux-arts et d'architecture à Luminy à hauteur de 50%.

juin 1966 : pose de la première pierre de l'École des beaux-arts et d'architecture à Luminy.

sept. 1966 : ouverture au public de la première tranche de la faculté des sciences de Luminy.

octobre 1967 : mise en service de la première tranche de l'École.

1967 : projet d'exécution de la Plaine des sports, inscrite au titre de Marseille métropole d'équilibre, par René Egger, architecte coordonnateur et Jacques Berthelot, Christian Pichoux, architectes.

février 1968 : installation des premiers étudiants à Luminy.

octobre 1968 : mise en service de la deuxième tranche de l'École.

6 décembre 1968 : décret relatif à la création des Unités pédagogiques d'architecture.

4 mars 1969 : inauguration de l'École des beaux-arts et d'architecture à Luminy.

1969 : désignation de l'équipe d'architectes Atelier 9 pour l'étude d'un projet d'un «centre d'animation urbaine à Luminy» (partiellement réalisé).

29 novembre 1971 : ouverture au public du parc de Luminy par la Ville de Marseille.

1971 : réalisation d'un club hippique, Jacques Berthelot, Christian Pichoux, Louis Manavella, architectes.

1971 : projet de 50 villas sur le domaine de Luminy, SCIC maître d'ouvrage, Jacques Henri-Labourdette architecte, non réalisé.

1971-1973 : réalisation de 110 logements HLM, Office HLM de la Ville de Marseille maître d'ouvrage, Pierre Jaume architecte.

15 juin 1973 : remise du Livre blanc par l'UPA au ministère des Affaires culturelles, Service de l'enseignement de l'architecture et des arts plastiques [concernant le fonctionnement, les locaux, les postes et les crédits de recherche], présenté par François Bret et le conseil de gestion.

1974 : livraison de l'École supérieure d'ingénieurs de Marseille.

2 mars 1974 : inauguration de la céramique d'Édouard Pignon, *Les Plongeurs*, dans le hall de l'École des beaux-arts.

1978 : l'École d'architecture se dote d'un conseil d'administration et d'une Commission de la pédagogie et de la recherche (CPR).

1993 : extension de l'école par l'agence CCD (Gérard Cerrito, Xavier Chabrol, Régis Daniel, architectes).

1995 : classement au titre des Monuments historiques du palais Carli.

2007 : attribution du label Patrimoine architectural du xx^e siècle (devenu ACR) à l'École des beaux-arts et d'architecture de Luminy.

septembre 2008 : exposition «40 ans d'art et d'architecture à Luminy».
 2015 : nouvelle extension de l'École par Pan Architecture.
 2018 : NP2F et partenaires, lauréats du concours pour la construction de l'IMVT (Institut méditerranéen de la ville et des territoires).
 12 octobre 2023 : inauguration des locaux de l'IMVT, Porte d'Aix.
 6 mars 2025 : inscription des Écoles des beaux-arts et d'architecture au titre des Monuments historiques.

chronologie des directeurs :

ca 1779 : Joseph-Marie Vien.
 ...-1783 : Michel-François Dandré-Bardon.
 1783-... : Jean-Jacques Bachelier.
 ...-1789 : (?) Pierre, peintre du Roi.
 ca 1796-ca 1805 : Paulin Guérin.
 1805-1810 : Innocent-Louis Goubaud.
 1810-1849 : Augustin Aubert.
 1849 (?) -1863 : Émile Loubon.
 1863-1869 : Philippe Auguste Jeanron.
 1869-1895 : Dominique Antoine Magaud.
 1895-1913 : Alphonse Moutte.
 1913-1923 : Louis Maistre.
 1928-1942 : Henry Brémont.
 1942-1961 : Élie-Jean Vézien.
 1961-1984 : François Bret.
 1984-1995 : Jean-Pierre Hémy.
 1995-1998 : Jorge Lopes da Fonseca.
 1998-2008 : Jean-Claude Groussard.
 2008-2015 : Marielle Riche.
 2015-2018 : Jean-Marc Zuretti.
 2019-2024 : Hélène Corset-Maillard.
 2024-... : Anne Bourgon.

rené egger : chronologie

1915 : naissance le 14 septembre à Marseille.
 mars 1934 : entrée à l'ERA de Marseille (atelier Castel).
 octobre 1938 : entrée à l'Ensba.
 1941 : diplômé de l'Ensba (atelier Expert).
 1942 : conseiller technique du Commissariat général à l'éducation générale et aux sports.
 1942-1968 : architecte-conseiller technique du ministère de l'Éducation nationale.
 1944 à 1953 : associé à Fernand Pouillon, réalisation d'opérations de logements (La Tourette à Marseille), de même que d'édifices institutionnels, industriels ou d'enseignement.
 ca 1945 : projet d'aménagement pour la ville de Ségou (Mali).
 1955 : nommé architecte des Bâtiments civils et Palais nationaux.
 1953 : s'établit à son compte à Marseille.
 1953 (à partir de) : réalisations pour l'Assistance publique : hôpital de la Timone et hôpital Nord de Marseille, avec André Devin, Jean Crozet *et al*.
 1955-1958 : Faculté de médecine et pharmacie à Marseille.
 1956-1980 : réalisation d'une centaine d'écoles standardisées à Marseille, Nîmes, et Avignon.
 1960-1973 : architecte en chef du campus de Luminy.
 ca 1959 : écoles industrialisées, prototypes réalisés à Chaville et Chambourcy pour le ministère de l'Éducation nationale, Saint-Gobain et l'Aluminium français (avec Joseph Belmont et Maurice Silvy architectes).
 1962 : chargé par la Ville de Marseille de l'exécution du Programme d'équipement sportif national quadriennal.
 1962 : officier de la Légion d'honneur.
 1960-1964 : facultés des sciences de Toulouse, Montpellier, Nice, Marseille, et conception des lycées Nord, Sud et Est à Marseille.
 1963-1967 : École des beaux-arts et d'architecture à Luminy.
 ca 1967 : constructions de CES à Marseille (Sainte-Marguerite, La Gaye, Malpassé, Sainte-Anne).
 1967-1968 : École de la marine marchande à Marseille.
 1967-1987 : architecte-conseil pour la construction des lignes du métro de Marseille.
 1967-1987 : aménagement des plages du Prado à Marseille avec Atelier 9.
 1968-1970 : École supérieure de commerce de Marseille-Luminy (avec Henri Faure-Ladreyt).
 1968 (à partir de) : exerce en association avec l'Atelier Delta.
 ca 1973 : Ensemble de natation à Luminy.
 1985 : dépose son fonds aux Archives départementales des Bouches-du-Rhône.
 2016 : décède le 16 février à Marseille.

sources

sources imprimées

sur l'architecture de l'enseignement supérieur

- QUERRIEN Anne et LASSAVE Pierre (dir.), « Universités et territoires », numéro spécial de la revue *Les Annales de la recherche urbaine*, n°62-63, juin 1994.
- MERLIN Pierre, *L'Urbanisme universitaire à l'étranger et en France*, Paris, Presses de l'École nationale des ponts et chaussées, 1995.
- CHÂTELET Anne-Marie et LE CŒUR Marc (dir.), « L'architecture scolaire, essai d'historiographie internationale », numéro spécial, *Histoire de l'éducation*, n°102, mai 2004.
- LE CŒUR Marc, « Des collèges médiévaux aux campus », *Histoire de l'éducation*, n°102, 2004, p. 39-69.
- RICHARD-BAZIRE Anne (dir.), *Architectures des établissements d'enseignement supérieur*, *Livraisons d'histoire de l'architecture*, n°13, 2007.
- CHÂTELET Anne-Marie, « Nouveaux programmes et typologies, L'exemple des architectures de l'éducation », *Revue de l'art*, « Architecture du xx^e siècle », n°186, avril 2014, p. 25-30.
- BOURILLON Florence, GOROCHOV Nathalie, NOGUES Boris, VADELORGE Loïc (dir.), *Les Espaces universitaires et leurs usages en Europe du xiii^e au xxi^e siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2018.
- TEXIER Simon, « Université, Un patrimoine architectural et urbain », *Archistorm*, n°100, janvier 2020, p. 144-148.
- HOTTIN Christian, « Les patrimoines de l'enseignement supérieur à Paris (fin xviii^e-xx^e siècles) », thèse sous la direction de Jean-Michel LENIAUD, EPHE, 2021, multig.

cursus honorum et enseignement de l'architecture

- ÉPRON Jean-Pierre, « Éclectisme et profession, La création des Écoles régionales, 1889-1903 », *Rapport du Bureau de la recherche architecturale*, 1987, multig.
- PINON Pierre, AMPRIMOZ François-Xavier, *Les Envois de Rome, 1778-1968, Architecture et archéologie*, Rome, École française de Rome, 1988.
- SEITZ Frédéric, *Une entreprise d'idée : L'École spéciale d'architecture, 1865-1930*, Paris, Picard, 1995.
- MARTINON Jean-Pierre, *Traces d'architectes : Éducation et carrières d'architectes Grand-Prix de Rome aux xix^e et xx^e siècles en France*, Paris, Anthropos, 2003.
- BONNET Alain, *L'Enseignement des arts au xix^e siècle : La réforme de l'École des beaux-arts de 1863 et la fin du modèle académique*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, coll. « Art & société », 2006.
- Coll., *Architecture des écoles d'architecture*, Paris, *D'Architectures*, hors-série, juin 2006.

- LAMBERT Guy et THIBAUT Estelle (dir.), *L'Atelier et l'Amphithéâtre, Les écoles de l'architecture, entre théorie et pratique*, Wavre, Mardaga, coll. «Architecture», 2011.
- CONTENAY Florence, MOUTON Benjamin, PÉROUSE DE MONTCLOS Jean-Marie, *L'École de Chaillot, Une aventure des savoirs et des pratiques (Architecture & Patrimoine)*, Paris, Éditions des Cendres, 2012.
- CHAPÉL Enrico et RINGON Constance (dir.), *L'Enseignement de l'architecture à Toulouse, Prémices d'une histoire*, Paris, Archibooks, 2019.
- DUMONT Marie-Jeanne et PERRON Antoine (textes fondateurs réunis), *UP8 : Pour une pédagogie de l'architecture (1966-1978)*, Paris, Zeug/Ensa PB, 2020.
- BOLLE Gauthier et CHEVALLIER Laurence (dir.), *L'École d'architecture de Bordeaux : Héritages et perspectives*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, coll. «Architectures et paysages», 2021.
- BOLLE Gauthier, DIENER Amandine et LEFORT Nicolas (dir.), *L'École d'architecture de Strasbourg (1921-2021), Une douce modernité en Alsace*, Lyon, Lieux Dits, 2022.
- DADOUR Stéphanie et LE VOT Sibylle (dir.), *Enseigner l'architecture à Grenoble, Une histoire, des acteurs, une formation*, Paris, Éditions Recherches, 2022.
- BOLLE Gauthier et DIENER Amandine (dir.), *Dessins des élèves de l'École des beaux-arts, Des programmes aux projets, 1906-1968*, Lyon, Lieux Dits, 2023.
- CHÂTELET Anne-Marie et LAPEYRE Nathalie (dir.), *Les Mondes de l'enseignement de l'architecture, Élèves, enseignants et enseignantes*, Genève, MétisPresses, 2023.
- DEBARRE Anne et DECOMMER Maxime, *La Fabrique de l'École des beaux-arts à Paris*, Paris, Beaux-Arts de Paris éditions/École nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais – PSL, 2024.

sur marseille et la méditerranée

- CASTEL Gaston, *Marseille et l'urbanisme*, Marseille, Les Cahiers du Sud, 1932.
- GRÉBER Jacques, *Ville de Marseille, Plan d'aménagement et d'extension, Mémoire descriptif*, Marseille, Vincent Fréal et Cie, 1933.
- «Marseille de demain», *Paris-Soir*, n°6685, 26 janvier 1942.
- «La circonscription de Marseille», *Urbanisme*, n°103-104, 1945, p. 17.
- Revue Marseille*, 3^e série, n°4, numéro spécial sur la reconstruction du Vieux Port, 1949.
- «Marseille et sa région», *Urbanisme*, n°5-6, numéro spécial, 1951.
- RONCAYOLO Marcel, *Les Grandes Villes françaises : Marseille*, Paris, La Documentation française, 1963.
- «L'aménagement du domaine de Luminy» ; «L'École des beaux-arts et architecture», dossier spécial «Marseille 53/65, 12 ans d'action municipale ont changé le visage de Marseille», *Revue Marseille*, n°58, 3^e série, janvier-mars 1965, p. 17, 150.
- GUIRAL Pierre (dir.), *La Provence de 1900 à nos jours*, Toulouse, Privat, coll. «Le Passé présent», 1978.
- ROCHU Gilbert, *Marseille, Les années Defferre*, Paris, A. Moreau, 1983.
- CULOT Maurice et DROCOURT Daniel, *Marseille, La passion des contrastes*, Liège, Mardaga, 1991.
- BONILLO Jean-Lucien (dir.), *Marseille, Ville et port*, Marseille, Parenthèses, coll. «Architectures», 1992.
- COLOMBANI Roger et LOO Charles-Émile, *C'était «Marseille d'abord» : Les années Defferre*, Paris, Robert Laffont, 1992.
- BONILLO Jean-Lucien, «Un projet urbain... malgré eux, La reconstruction du quartier du Vieux Port à Marseille», *Les Cahiers de la recherche architecturale*, «Ville et Architecture», n°32-33, 1993, p. 25-43.
- OPPETIT Christian (dir.), *Marseille, Vichy et les nazis : Le temps des rafles, la déportation des juifs*, Aix-en-Provence, Édisud, 1993.

- SBRIGLIO Jacques, *Guide d'architecture, Marseille, 1943-1993*, Marseille, Parenthèses, 1993.
- CHARLES-ROUX Edmonde, *L'Homme de Marseille : un récit-photos*, Paris, Grasset, 2001.
- BERTRAND Régis, *Le Patrimoine de Marseille, Une ville et ses monuments*, Marseille, Jeanne Laffitte, 2001.
- BONILLO Jean-Lucien, MASSU Claude et PINSON Daniel (dir.), *La Modernité critique, Autour du Ciam 9 d'Aix-en-Provence, 1953*, Marseille, Imbernon, 2006.
- MAZZELLA Florence, *La Communale : histoires d'architectures scolaires à Marseille du XIX^e au XX^e siècle*, Marseille, Direction générale de l'architecture et des bâtiments communaux de la Ville de Marseille, 2006.
- GUYOT Alain et POLLIN Diana, *Villa Air-Bel, 1940-1942, Un phalanstère d'artistes*, Paris, Éditions de La Villette, 2013.
- MENCHERINI Robert, *Ici-même : Marseille 1940-1944, De la défaite à la Libération*, Marseille, Jeanne Laffitte, 2013.
- DUROSSEAU Thierry, *Architectures à Marseille 1900-2013*, Marseille, Mav Paca, 2014.
- RONCAYOLO Marcel, *L'Imaginaire de Marseille, Port, ville, pôle*, Lyon, ENS Éditions, Coll. «Bibliothèque idéale des sciences sociales», 2014.
- Aix-Marseille-Provence, Convergences métropolitaines*, Mission interministérielle, projet métropolitain Aix-Marseille-Provence, Paris, La Documentation française, 2015.
- BADET Claude, BECK-SAIELLO Émilie, BEDARD Sylvain, *Marseille au XVIII^e siècle*, cat. expo. [Marseille, Musée des beaux-arts. 2016], Somogy/Musées de Marseille, 2016.

sur l'enseignement de l'architecture à marseille avant 1950

- «École des beaux-arts et Bibliothèque de la ville de Marseille, Mr H. Espérandieu architecte», in RAGUENET Antonin (dir.), *Monographies de bâtiments modernes*, Paris, E. Ducher éditeur, n°121, 1897, p. 53-58.
- MAISTRE Louis, «École des beaux-arts de Marseille et École régionale de Marseille», in MASSON Paul (dir.), *Encyclopédie départementale : Les Bouches-du-Rhône, 2^e partie : le bilan du XIX^e siècle, Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône*, publié par le Conseil général avec le concours de la Ville de Marseille et de la Chambre de commerce, 1914, tome VI : «La vie intellectuelle», p. 702-705.
- BALLARD Jean et CASTEL Gaston, «Un Palais des beaux-arts», *Les Cahiers du Sud*, n°149, mars 1933.
- ZEHRFUSS Bernard, «Oppède, essai de renaissance», *Les Cahiers du Sud*, n°232, février 1941, p. 67-74.
- DUBY Martin, «L'École des beaux-arts de Marseille», *Marseille*, n°2, mars 1948, p. 37-44.
- SIRCOULOMB Valérie-Anne, «Le Groupe d'Oppède pendant la Seconde Guerre mondiale : utopie, mythe ou réalité ?», mémoire de DEA, Université Lyon II-Louis-Lumière, 1990, multig.
- CENDO Gertrude, *Crayons et modèles : L'École des beaux-arts, 1830-1914*, Marseille, Archives municipales, 1991.
- WUILLEQUIER Bruno, «L'École des beaux-arts», in TÉMIME Émile et al. (dir.), *Marseille au XIX^e siècle, rêves et triomphes*, Paris / Marseille, Éditions de la Réunion des musées nationaux / Musées de Marseille, 1991, p. 117-125.
- RICATO-MARCIANO Florence, «Formation et carrière des élèves de la classe d'architecture de l'École des beaux-arts de Marseille, 1813-1914», thèse de doctorat en art et archéologie, Université d'Aix-Marseille 1, 1999, 2 vol., multig.
- JIRAT-WASIUTYNSKI Wojtech, «École de Marseille : région et histoire de l'art en France au XIX^e siècle», in PELTRE Christine et LORENTZ Philippe, *La Notion d'«École»*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 2007, p. 219-229.

- Marseille au XVIII^e siècle, *Les années de l'Académie de peinture et de sculpture, 1753-1793*, Marseille, Musées de Marseille, 2016.
- ROY Ève, «De l'Arsenal des galères aux collines de Luminy, Les lieux de l'enseignement de l'architecture à Marseille», actes du séminaire HEEnsA20 — Ensa Marseille, *Carnet du Comité d'histoire du ministère de la Culture*, 2019 [en ligne].
- COHEN Jean-Louis, «L'École des beaux-arts, de Paris à Marseille et à la Prusse orientale», in COHEN Jean-Louis (dir.), *Architecture et urbanisme dans la France de Vichy*, Paris, Collège de France, 2020, p. 165-182.

sur l'enseignement de l'architecture et des beaux-arts à marseille après 1950

- GRANDJEAN Michèle, «Le cycle des conférences du maître Amédée Ozenfant a débuté, ce matin, aux Beaux-Arts», *Le Méridional*, 27 novembre 1962.
- ROUVIER Camille, «Les plus grands artistes de ce temps enseignent désormais à l'École des beaux-arts de Marseille», *Le Méridional*, 27 décembre 1962.
- «Construction d'une ville universitaire, La plus belle de France», *Le Méridional*, 10 mai 1963.
- ROUVIER Camille, «Huit jeunes peintres à la pointe du "Combat"», *Le Provençal*, 15 juin 1967.
- «UPAU — Atelier d'été», *Prado Architecture*, n°2, 1967, p. 48-49.
- BRET François, «Une École nationale d'architecture à Luminy», *Prado Architecture*, n°3, 1968, p. 45.
- DUNOYER DE SEGONZAC André, «L'enseignement à Luminy», *Prado Architecture*, n°3, 1968, p. 46-47.
- HILAIRE Yves, «Marseille, une École des beaux-arts à la taille des villes de demain», *Le Figaro*, 7 février 1968.
- EGGER René, «Domaine de Luminy-Marseille, École d'art et d'architecture», *Techniques et architecture*, 31^e série, n°1, octobre 1969, p. 127-129.
- JUIF Paul, «Le complexe universitaire de Marseille-Luminy», *L'Éducation*, 9 janvier 1969.
- «L'École d'architecture de Marseille en 1971 au travers de quelques questions», *Prado Architecture*, n°7, 1971, p. 28-32.
- «Réflexions sur la recherche en architecture», *Prado Architecture*, n°11, 1976, p. 49-51.
- «La recherche en architecture», *Prado Architecture*, n°11, 1976, p. 51-63.
- Les Cahiers de Luminy*, Marseille, École d'architecture de Marseille, 1980.
- «Rencontres, Recherche, Architecture : pour un bilan international. La recherche à l'École d'architecture de Marseille-Luminy, 1969-1984», Actes des rencontres, Marseille, Nancy, Nantes, juin 1984, Ifa / Ministère de l'Urbanisme et du Logement / École d'architecture de Marseille-Luminy, 1984.
- «Accompagner la pédagogie : Restructuration de l'École d'architecture», *Architecture intérieure, CREE*, n°266, juillet-août 1995, p. 88-89.
- 30^e anniversaire de l'École supérieure des beaux-arts de Marseille-Luminy, François Bret, Marseille, Ville de Marseille/Ensba Marseille, ministère de la Culture/Drac Paca, 1998.
- Exposition «40 ans d'art et d'architecture à Luminy», septembre 2008, Luminy.
- LECCIA Jean-Baptiste, *À l'École d'architecture, Chroniques grinçantes, 1968-2011*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- BONILLO Jean-Lucien, «Entre autonomie et pluridisciplinarité, La recherche en architecture à la croisée des chemins», numéro spécial consacré aux 20 ans de l'UMR Telemme de *Rives méditerranéennes*, sous la direction de CRIVELLO Maryline et VERDON Laure, n°48, Aix-en-Provence, 2014, p. 209-218.

- MANIAQUE Caroline, *Go West, Des architectes au pays de la contre-culture*, Marseille, Parenthèses, 2014.
- Carnet de recherches du Comité d'histoire du ministère de la Culture*, séminaire HEEnsA20 n°5, décembre 2018, Ensa de Marseille et Montpellier [en ligne].

acteurs et protagonistes

- COSTE Pascal, «Y a-t-il possibilité de créer une architecture nationale en France ?», *Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1847, p. 209-227.
- COSTE Pascal, *Mémoires d'un artiste, Notes et souvenirs de voyages, 1817-1877*, Marseille, Impr. de Cayer, 1878, 2 vol.
- LETZ Joseph, «Discours de réception prononcé par M. Joseph Letz, membre de la classe des Beaux-Arts» et «Réponse de M. Magaud président, au discours de réception de M. Letz», *Mémoires de l'Académie de Marseille*, 1885-1887, p. 113-127.
- ESPÉRANDIEU Alfred, *Henry Espérandieu : Révélations posthumes publiées par son frère (A. Espérandieu) et ses amis*, Nîmes, Éditions de Clavel Balivat, 1878.
- SERVIAN Ferdinand, *Magaud : L'artiste, le chef d'école, l'homme*, Paris, Plon, 1908.
- PONTREMOLI Emmanuel, *Propos d'un solitaire*, Vanves, Kapp, 1959.
- POUILLON Fernand, *Mémoires d'un architecte*, Paris, Seuil, 1968.
- VIAL Marie-Paule, «Dominique Antoine Magaud, décorateur officiel», in TÉMIME Émile et al. (dir.), *Marseille au XIX^e siècle, rêves et triomphes*, Paris / Marseille, Éditions de la Réunion des musées nationaux / Musées de Marseille, 1991, p. 256-267.
- Les Cahiers de la recherche architecturale*, numéro spécial «Pierre Puget, architecte», n°41, Marseille, Parenthèses, décembre 1997.
- JACOBI Dominique (dir.), *Pascal Coste, toutes les Égypte*, Marseille, Parenthèses / Bibliothèque municipale de Marseille, 1998.
- VOLDMAN Danièle, *Fernand Pouillon, architecte*, Paris, Payot, 2006.
- MARANTZ Éléonore, «Eugène Chirié, Cinquante ans d'architecture», *Marseille*, n°219, décembre 2007, p. 15-18.
- BÉDARIDA Marc, *Fernand Pouillon*, Paris, Éditions du Patrimoine, coll. «Carnets d'architectes», 2012.
- VIATTE Germain (dir.), *Georges Henri Rivière, Voir, c'est comprendre*, Marseille, Mucem, 2019.
- CINQUALBRE Olivier (dir.), *Paul Nelson, Architecte inventeur*, Paris, Éditions du Centre Pompidou, 2021.

sur luminy

- DURUPT Anne-Marie, «Luminy, Un des points forts pour l'avenir de Marseille», Journée d'étude du 23 avril 1982, Luminy, Comité d'Expansion économique des B.-d-R., 1982.
- Association Grand Luminy, «Note d'information pour l'élaboration d'un schéma de développement et d'aménagement... du site de Luminy», École d'architecture de Marseille-Luminy, 1989.
- Historique de Luminy, 1968-1998 : 30 ans déjà*, Marseille, Association Grand Luminy, 1998.
- CULOT Maurice et MIDANT Jean-Paul (dir.), *Campus scientifique de Luminy, Inventaire du patrimoine architectural et paysager*, Étude menée avec Styles Architects, Ministère de l'Enseignement supérieur et de la Recherche, 2011, 5 vol.
- ROY Ève, «Luminy, La composition d'un campus», in COMPAIN-GAJAC Catherine (dir.), *Les Campus universitaires, 1945-1975*, Presses universitaires de Perpignan, Coll. «Histoire de l'art», 2014, p. 143-159.

sur René Egger

- «Projet d'aménagement pour la ville de Ségou», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°3, septembre-octobre 1945, p. 81.
- «Marseille, Groupe d'habitations de la Tourette, R. Egger et F. Pouillon, Chefs de Groupe», *Techniques et architecture*, 1952, 11^e série, n°3-4, p. 70-71.
- «L'Aménagement du hameau des Sablettes (Var), F. Pouillon, R. Corroyez, R. Egger, architectes», *Techniques et architecture*, 1952, 11^e série, n°3-4, p. 83.
- «Centre régional d'éducation physique et sportive à Aix-en-Provence — R. Egger et F. Pouillon», *Techniques et architecture*, «Constructions scolaires et universitaires» n°3, 1957, p. 100-101.
- «Hôpital général à Marseille», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°84, juin-juillet 1959, p. 10-11.
- «Faculté de médecine et de pharmacie de Marseille», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°81, décembre 1958-janvier 1959, p. 38-45.
- «Inauguration de groupes scolaires dans la Région parisienne», *L'Architecture d'aujourd'hui*, octobre-novembre 1959, n°86, pl. IX.
- «Lycée technique de Marseille-Malpassé, France, Pierre Vago et René Egger architectes» et «Écoles prototypes industrialisées en France, Egger, Belmont et Silvy architectes», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°94, février-mars 1961, pl. XVIII-XIX.
- «Hôpital centre nord à Marseille, Devin Egger architectes principaux, Crozet, Sénès architectes», *Prado Architecture*, 1965, n°1, p. 70-71.
- «Faculté des lettres et sciences humaines d'Aix-en-Provence», «Faculté des sciences de Marseille Saint-Jérôme», «Faculté des Sciences de Marseille-Luminy», «Faculté des sciences de Toulouse», *Architecture française*, n°275-276, juillet-août 1965, p. 7-9, p. 115.
- «Lycée technique d'État à Marseille, France» et «Faculté des sciences à Nice Valrose», *L'Architecture d'aujourd'hui*, n°123, décembre 1965-janvier 1966, pl. xv, p. 71.
- «Montpellier. Faculté des lettres et sciences humaines», *Techniques et architecture*, «Constructions scolaires et universitaires», n°3, 1967, p. 70-73.
- «Toulouse, Institut national des sciences appliquées», *Techniques et architecture*, «Constructions scolaires et universitaires», n°3, 1967, p. 74-77.
- «Bibliothèque de l'ensemble universitaire de Marseille-Luminy» et «Bibliothèque mixte littéraire et juridique du campus universitaire de Talence», *L'Architecture française*, n°319-320, 1969, p. 51-54, 55-57.
- «Ensemble de natation Marseille-Luminy», *Prado Architecture*, 1974, n°9, p. 70-71.
- EGGER René, «Un projet pour Marseille, Stationner et circuler sous le Vieux Port», *Architecture méditerranéenne*, n°52, novembre 1999, p. 38-39.
- CHOPAIN Nathalie, «La station sanitaire maritime de Marseille : un patrimoine urbain, architectural et immatériel», mémoire de PFE, École nationale des ponts et chaussées / École de Chaillot, 2009, multig.
- COMTE Yvon, PALOUZIE Hélène, PINCHON Jean-François, *Le Campus de la faculté des lettres et sciences humaines de Montpellier : une création architecturale et artistique des années soixante*, Montpellier, Drac Languedoc-Roussillon, coll. «Duo. Monuments objets», 2012.
- LUCAS Julien, «René Egger et la construction d'écoles à Marseille entre 1953 et 1980, Une histoire de l'architecture scolaire», mémoire de TPER, Ensa Marseille, 2 vol., 2024, multig.

380

l'école d'architecture de marseille

sources

381

archives

archives nationales

- École régionale d'architecture de Marseille, Concours des écoles régionales d'architecture : lauréats. 1909-1920, AJ 52/187.
- Dossier de carrière d'architecte en chef des Bâtiments civils et Palais nationaux, 19950176/4.
- Dossier de demande d'agrément d'architecte reconstruteur de René Egger, 19771065/94
- Dossier de scolarité de René Egger, AJ 52/1291.

cité de l'architecture et du patrimoine / centre d'archives d'architecture contemporaine

- Dossiers d'œuvres de la Direction de l'architecture et de l'urbanisme (DAU) : Ello Castel, 133 IFA 55/1 ; René Egger, 133 IFA 98/3 ; Paul Nelson, 133 IFA 597.
- Fonds Jean Bossu, Relations avec les écoles d'architecture de Marseille et de Bordeaux, 192 IFA 86/4.
- Fonds Paul Nelson, Enseignements à Marseille et «Diplômes des étudiants de Nelson», 231 IFA 2.

archives départementales des bouches-du-rhône

- Fonds Egger, 65 J, notamment 23-28 : École des beaux-arts et d'architecture de Luminy, Marseille (maître d'ouvrage : Ville de Marseille).
- Fonds Castel, 86 J.
- Fonds photographique Detaillé / Réalisations et chantiers de l'agence d'architecture Castel (1922-1965), 86 Fi.

archives municipales de marseille

- ÉCOLE DES BEAUX-ARTS — FONCTIONNEMENT, 1790-1967
- Compte rendu du directeur Augustin Aubert, «Rapport sur les études et le concours des différentes classes de l'École gratuite de dessin», transmis au maire entre 1812 et 1833, 31R5.
- Notes du directeur pour la division de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ca 1951, 31R6.
- Rapports d'inspection de l'École des beaux-arts, 31R7.
- Correspondance entre le maire de Marseille et le directeur de l'École des beaux-arts, 1873-1880, 31R9.
- Dessins des élèves de l'École des beaux-arts. 1790-1970, 31R1-177.
- ARCHIVES CONTEMPORAINES
- Ville de Marseille / Direction générale des constructions publiques, «Étude façade et toitures», dossier de permis de construire, 22 juillet 1996, 1154W1120.
- Ville de Marseille / École des beaux-arts et École d'architecture / R. Egger, «École des beaux-arts et École d'architecture de Luminy — Projet d'exécution 2^e tranche» : Ordonnancement : projet, plan, devis de construction. Direction générale des services financiers. 1963-1970, 411-W-46 ; 411-W-1-102.
- Étude sur le palais Carli de François Botton, architecte en chef des Monuments historiques, réaménagement intérieur, août 1999, 1546W135.
- Dossier «École d'art», 488W291.

FONDS ARCHITECTURE

- École des beaux-arts et bibliothèque de la ville, 63-II-1-0 ; 63-II-1-3.

bibliothèque kandinsky

Archives de Paul Nelson — Archives personnelles (notes biographiques, documents administratifs, correspondance privée), NEL 1-4.

fonds ensam

«Plans du domaine du campus universitaire Marseille-Luminy et de l'École des beaux-arts et d'architecture», Ville de Marseille. Direction de l'architecture, 1965-1973, 86 pl. : plans, coupes, élévations, cartes, plans, photographies aériennes, coll. Ensa Marseille, C3875/C3874.

Direction départementale de l'équipement des Bouches-du-Rhône, «Plans de l'École d'architecture de Marseille-Luminy : travaux de réfection effectués en 1994», 2 vol., C7839.

Fonds documentaire, dossier «Hôpital Nord — Marseille», René Egger arch., n.c.

sources orales et filmiques

BOUILLE Christine, ORDINES Jacques (réal.), «Archi, fanfare et beaux-arts», vidéo, Ina, France Régions 3 Marseille, diff. le 21 septembre 1979, 13 mn.

DUNOYER DE SEGONZAC André, *50 ans d'enseignement de l'architecture* [communication à la séance du mercredi 14 mai 1986], Paris, Institut de France, 1986.

DUNOYER DE SEGONZAC André, «Six entretiens filmés», 2006, AD 13, 9 AV 3-4.

«L'histoire de l'architecture en France au xx^e siècle : l'École d'architecture de Marseille, dynamique globale et expérience locale, une histoire de 1905-2005», témoignages des acteurs de l'École d'architecture de Marseille, Fonds d'archives orales du laboratoire Inama-Ensam / Phonothèque de la Maison méditerranéenne des sciences de l'homme (MMSH) d'Aix-en-Provence, *ca* 2005.

382

l'école d'architecture de marseille

liste des abréviations

AD : Archives départementales.

AM : Archives municipales.

AMM : Archives municipales de Marseille.

AN : Archives nationales.

ATP : arts et traditions populaires.

Ensba : École nationale supérieure des beaux-arts.

EPAEM : Établissement public d'aménagement Euroméditerranée.

ERA : École régionale d'architecture.

Gamsau : Groupe d'étude pour l'application des méthodes scientifiques à l'architecture et l'urbanisme.

HBM : Habitations à bon marché.

Ifa : Institut français d'architecture.

IMVT : Institut méditerranéen de la ville et des territoires.

Inama : initialement Intervention architecturale en milieu ancien ; aujourd'hui Investigations sur l'histoire et l'actualité des mutations architecturales.

MEN : Ministère de l'Éducation nationale.

MRU : Ministère de la Reconstruction et de l'Urbanisme.

PAEE : Plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension.

PRA : Projet de reconstruction et d'aménagement.

UPA : Unité pédagogique d'architecture.

SCIC : Société centrale immobilière de la Caisse des dépôts et consignations.

383

liste des abréviations

remerciements

Mes premiers remerciements vont à Hélène Corset-Maillard, qui a tôt perçu l'intérêt et exprimé le souci de valoriser au sein de l'Ensa Marseille le bâtiment conçu par René Egger alors que nous exerçons encore en ses murs. Anne Bourgon, qui lui succéda à la direction de l'École, ainsi qu'Éric Bultel, directeur adjoint, ont soutenu l'achèvement de ce projet. Je leur en suis, à tous, infiniment reconnaissante.

L'ouvrage a recueilli différents soutiens : du ministère de la Culture (Bureau des enseignements et de la recherche) et de la Direction régionale des Affaires culturelles de la Région Paca. À ce titre, je remercie tout particulièrement Ève Roy, fer de lance dans cette démarche.

Dans la géographie marseillaise, l'ouvrage doit beaucoup aux institutions qui m'ont ouvert leurs portes et facilité l'accès aux fonds, comme ce fut le cas pour les musées de la Ville, les archives départementales des Bouches-du-Rhône ou le Mucem. Au sein des archives municipales de Marseille que dirige Olivier Muth, Noëlle Colombié a rivalisé d'ingéniosité pour permettre l'accès à des fonds parfois non classés et favoriser la numérisation de documents d'exception. Au-delà, l'Agence photographique de la Réunion des musées nationaux et l'Ensba ont permis la mobilisation d'apports inédits. Au centre d'archives d'architecture contemporaine de la Cité de l'architecture et du patrimoine, David Peyceré, Alexandre Ragois et Simon Vaillant furent des appuis indispensables dans cette recherche. David Giancattarina et Benjamin Chelly ont rendu possible cette aventure iconographique.

Les acteurs et ayants droit ont tous manifesté un intérêt pour le sujet et se sont mobilisés en conséquence : je remercie singulièrement Jacqueline Guiramand-Egger et Julien Guiramand pour avoir respectivement transmis des documents familiaux et permis l'accès au fonds en tant que légataire.

Les anciens de l'École, toujours sur la brèche, ont rendu lumineuse cette histoire vivante : Jean-Michel Battesti, Roland Carta, Pierre Garnier, Jacques et Christian Lefèvre.

Caroline Caire a joué un rôle essentiel pour permettre d'assembler une iconographie nouvelle, ainsi qu'Adèle

Roy à sa suite. À la bibliothèque de l'Ensa Marseille, Cécile Grignard, Béatrice Le Grand et Yannick Bernadie ont été de tous les soutiens, de même que Jimmy Benhamou, Claudie Gaudin, Bernadette Jugan, Isabelle Collet-Reymond au service de la communication.

Je remercie mes collègues marseillais qui m'ont généreusement livré certains de leurs documents, souvenirs ou confidences sur l'espace pédagogique de Luminy, en particulier Frédéric Breysse, Rémy Marciano, Delphine Désert, Delphine Monrozies. Je remercie encore les collègues qui, au sein d'Inama, ont soutenu ce projet. Tous rendent cette activité de laboratoire vivante : Ana bela de Araujo, François Brugel, Sébastien Cord, Matthieu Duperrex, Fabricia Fauquet, Laurent Hodebert, Isaline Maire, Harold Klinger, Bruno Queysanne, Gilles Sensini, Quentin Vogel, Amel Zerourou, et en premier lieu sa directrice Muriel Girard. Au sein des instances, je côtoie avec joie Mohamed Belmaaziz, Alexandre Chappuis, Isabelle Fasse-Calvet, Anne-Valérie Gasc, Xavier Guillot, Christel Marchiaro ; autour de l'IMVT et au-delà, j'ai encore eu la chance de rencontrer Angelo Bertoni, Michel Chiappero, Hélène Reigner. J'y ai aussi eu le plaisir d'échanger sur ces sujets avec d'anciens étudiants, en particulier Flora Bardonnenche et Julien Lucas.

Les informations que Marc Bédarida, Jean-Jacques Terrin ou Jean-Louis Cohen (1949-2023) m'ont aimablement confiées sur les acteurs locaux comme sur le territoire m'ont été tout particulièrement précieuses. Paul Maître-Devallon, Djamel Klouche, Raphaël Hondelatte se sont ouverts à l'évocation de la dynamique autour du jeune projet de l'IMVT.

Je n'oublie pas le réseau constitué autour de l'histoire des écoles d'architecture que je côtoie avec plaisir depuis mes précédentes fonctions à l'Ensa Normandie, en particulier Shahram Abadie, Valter Balducci, Gauthier Bolle, Anne-Sophie Cachat-Suchet, Sébastien Cherruet, Amandine Diener, Maxime Decommer, Raphaël Labrunye.

Mes remerciements vont encore à Jean-Baptiste Marie avec qui j'apprends tant chaque jour. Je pense enfin à Bertille, ma fille cadette, que j'ai rencontrée durant la préparation de cet ouvrage.

crédits

Académie d'architecture / Capa / Archives d'architecture contemporaine : p. 124h, 143h, 144bd, 147h, 183.
Agence Aires Mateus : p. 353hg.
Agence Bulloz / dist. RMN-Grand Palais : p. 43h.
Agence NP2F : p. 353b.
Agence photographique Publimages : p. 244md, 290b.
Andrea Krafft : p. 356-357.
Archives départementales de la Haute-Garonne : p. 92b, 96h.
Archives départementales des Bouches-du-Rhône : p. 83, 96b, 102bd, 105, 122b, 127b, 167h, 167m, 168b, 171, 172h, 172m, 172b, 174m, 174b, 177, 184h, 189b, 190h, 193, 194h, 194b, 208h, 210b, 215h, 217bg, 221, 230h, 233, 236h, 239, 246h, 255b, 259, 260b, 290h, 336.
Archives municipales de Marseille / Clichés David Giancattarina : p. 39h, 46, 49bg, 49bd, 50, 54h, 57h, 68b, 75h, 77, 78, 102bg, 143b, 168h, 184b, 210h, 211, 255h, 256h, 260h.
Archives municipales de Marseille : p. 33h, 33b, 49hg, 53h, 54b, 56, 58, 71, 75b, 80hg, 86, 91h, 92h, 102h, 112, 115h, 180, 189h, 200b, 205b, 213, 217h, 226, 230b, 250, 274, 275, 277, 279, 283, 284h, 290m, 295hg, 296, 318, 324b.
Archives Jacques et Christian Lefèvre : p. 115b, 116b, 119, 130b, 136b, 320, 334.
Archives Michel Brodovitch : p. 95.
Archives Inama : p. 342b.
Archives Caroline Margaritis : p. 92m, 144bg.
Archives famille Michelis : p. 84hd.
Archives Harald Sylvander : p. 136h, 315h, 324h.
Archives Parenthèses : p. 40b, 43b, 53b, 61b, 148h, 159h, 164h, 329, 333.
Atelier Barani : p. 353hd.
Beaux-Arts de Paris, dist. RMN-Grand Palais : p. 39b, 80hd, 80b, 88, 130h, 132h.
Cité de l'architecture et du patrimoine / Cliché Élise Guillermin : p. 330.
Cooper-Hewitt, Smithsonian Design Museum, New-York : p. 67h.
DR : p. 30, 36, 57b, 63, 64, 84hg, 98, 116h, 124b, 196h, 205h, 240, 246b, 268b, 284b, 295m, 295b, 312, 327hd.
École nationale supérieure d'architecture de Marseille : p. 190b, 194m, 196b, 199, 218, 256b, 262, 265, 266, 268h, 271, 280, 319, 342h, 345.
École supérieure d'art et de design Marseille-Méditerranée : p. 244hg, 244hd, 244mg, 272, 327hg, 327b.
Mucem, Marseille : p. 322.
Musée Cantini, Marseille : p. 91b.
Musée Cantini / dist. RMN-Grand Palais / Cliché Gérard Bonnet-Magellan ADAGP, Paris : p. 243.
Musée d'histoire de Marseille / Cliché David Giancattarina : p. 84b.
Musée d'Orsay / RMN-Grand Palais / Cliché Hervé Lewandowski : p. 49hd, 67b.
Musée Magnin / dist. RMN-Grand Palais / Cliché Michel Urtado : p. 40h.
Médiathèque du patrimoine et de la photographie / dist. RMN-Grand Palais : p. 147b.
Médiathèque Terra : p. 151b, 174h.
Pan Architecture / photographie Luc Boegli : p. 348.
Photographie Jimmy Benhamou / Service communication de l'Ensam : p. 362, 363, 390, 391, 392, 394, 395, 398, 399, 400.
Photographie Benjamin Chelly : p. 1-14, 60, 61h, 72h, 135, 148b, 152, 157, 164b, 165, 167b, 289, 292, 293, 298-311, 347, 364.
Photographie Antoine Espinasseau : p. 360, 361, 389, 393, 395-396.
Photographie Favret-Manez : p. 346.
Photographie Sophie Guillermain, Ville de Marseille : p. 179b.
Photographie Jean-Christophe Lett : p. 217bd.
Photographie Willy Maywald / Médiathèque Terra : p. 127h, 162b.
Photographie Willy Ronis / Médiathèque Terra : p. 122h, 151h, 208b.
Photographie Henri Salesse / Médiathèque Terra : p. 132b, 179h, 200h, 215b, 236b.
Socotec : p. 358-359.
Succession Egger / Jacqueline Guiramand : p. 140, 162h, 186b.
Ville de Marseille, dist. RMN-Grand Palais / Cliché Jean Bernard : p. 68h, 68m, 72b.

table

préface
transmettre l'héritage 17

introduction
antériorités et actualités d'une école d'architecture 21
le moment luminy 22 / un portrait d'architecte(s) 24

partie 1 à l'aube d'une école nouvelle

une institution séculaire 31
une structuration des enseignements 34 / «un grand amour de l'art joint à d'heureuses dispositions» 37 / salons, expositions, émulations 38 / la règle et le compas 42

une école en ses murs : le palais des arts 47
sous les ors du palais carli 48 / «joindre l'exemple au précepte» 62 / 1905, vers une entité pédagogique et institutionnelle 73

les déchirures et le souhait de reconstruire 89
l'exil méridional et le laboratoire d'oppède 93 / le temps des possibles 99 / à l'étroit, dans «une ambiance de parfait "misérabilisme" » 107

«un métier que nous sentons grand et respectable» 113
l'hypothèse de la reconstruction 113 / l'appel d'aix-en-provence 121 / le rendez-vous manqué d'albert laprade 125 / la relève de castel et l'aura d'eugène beaudouin 129

386

387

partie 2 l'horizon de luminy

rené egger, architecte de la modernité marseillaise 141
l'urbanisme comme banc d'essai 141 / de la méditerranée aux rives du fleuve niger 153 / avec fernand pouillon 161 / offrir des lieux d'enseignement 169

vers la réalisation d'un campus 181
distribuer, composer, relier 182 / «réaliser sans désespérer» 197 / luminy : l'invention d'un paysage 207 / concevoir un lieu d'enseignement et de loisir 214

l'école des beaux-arts et l'école d'architecture :
une agora 241
vers une «cité méditerranéenne des artistes» 241 / une dialectique spatiale 253 / une apparente simplicité 269 / «sans corniche ni détails coûteux» 282

une vie intense : enseignements, débats, jalons 313
nouvelles institutions, redéfinitions pédagogiques 313 / héritages et renouveau : les séismes de mai-68 314 / autour de paul nelson 328 / IMVT, nouvelle page pour l'enseignement supérieur méditerranéen 350

conclusion
trois lieux, une école 365

chronologie 369

sources 375